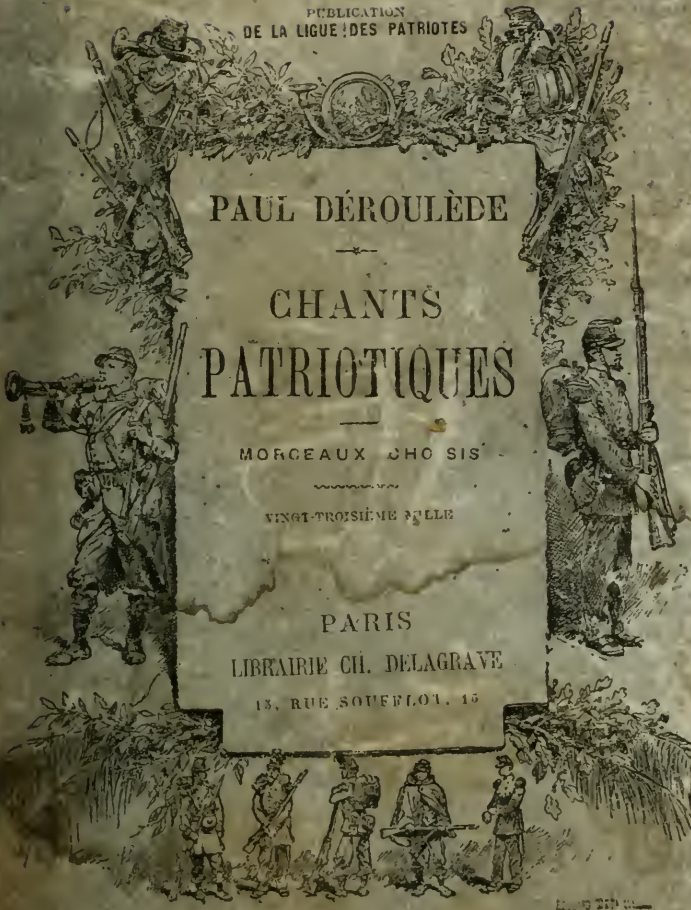
PUBLICATION
DE LA LIGUE DES PATRIOTES



PAUL DÉROULÈDE

CHANTS PATRIOTIQUES

MORCEAUX CHOISIS

VINGT-TROISIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Prix : 75 Centimes

CHANTS PATRIOTIQUES

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE CALMANN LÉVY

3, RUE AUBER

Chants du soldat, 10e édition.

Nouveaux Chants du soldat, 72e édition.

Marches et sonneries, 23e édition.

L'Hetman, drame en 5 actes et en vers, 22e édition.

La Moabite, drame en 5 actes et en vers, 20e édition.

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 30740

070603716

CHANTS PATRIOTIQUES

EXTRAITS

DES *CHANTS* ET *NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT*
ET DES *MARCHES ET SONNERIES*

PQ
2218
.D7
A17
1883
SMRS

PAR

PAUL DÉROULÈDE

Avec une Préface et des Notes à l'usage des Écoles primaires

VINGT-TROISIÈME MILLE

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1883

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chantspatriotiqu00dr

PRÉFACE

Les vers qu'on va lire sont extraits de trois recueils publiés par M. Paul Déroulède. Ils ont été écrits, pour la plupart, ou pendant la guerre, ou peu de temps après.

Le 6 août 1870, en apprenant la nouvelle du désastre de Reischoffen, l'auteur s'était engagé comme simple soldat dans les zouaves. Trois semaines après, son jeune frère le rejoignait, conduit à l'armée par sa mère elle-même. Lorsque la France déposa les armes, le premier était lieutenant et décoré ; le second retournait à ses études et se préparait à apprendre le métier d'officier. Il est aujourd'hui capitaine d'artillerie.

Les incidents de la vie militaire, les sentiments qui étreignent le cœur d'un jeune soldat pendant une longue et douloureuse guerre continuée pour la défense du pays, les courts enthousiasmes, les grands désespoirs, la haine vouée à l'étranger pour aussi longtemps

qu'il détiendra notre sol, et nos repentirs, et nos fiertés, et par-dessus tout, une immense espérance en l'avenir, voilà ce qu'on trouve dans ces vers patriotiques.

On ne dédaigne pas en Allemagne de répandre dans l'école les enseignements qui peuvent contribuer à développer le sentiment national.

Nous n'avions pas besoin de cet exemple pour agir de même.

Mais il était bon que ce fût après s'être volontairement engagé, s'être battu, avoir été blessé sur un champ de bataille, qu'un poète, en des vers tout vibrants du sentiment qui l'anime, parlât à nos enfants de dévouement, de Patrie et d'honneur.

ADRIEN LEGRAND.

I

A MES AMIS

« Non, mes amis, non, je ne veux rien être ! »
Ainsi chantait notre vieux Béranger.
Humble écolier de cet illustre maître,
J'ai sa devise et n'y veux rien changer.
Et ce n'est pas par égoïsme lâche
Que je soustrais mes bras à l'aviron ;
Mille rameurs sont prêts pour cette tâche,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

1. C'est le premier vers d'une chanson de Béranger intitulée : *A mes amis devenus ministres.*

3. Le poète n'est point un imitateur de Béranger. Il n'est son disciple que parce que, comme lui, il entend rester étranger à tout emploi public et n'avoir, ainsi qu'il le dit un peu plus bas, d'autre intérêt que la gloire de la France.

6 et 7. *L'aviron... Mille rameurs,* suite de la même comparaison. Ceux qui jouent un rôle dans l'administration de l'État sont assimilés à ceux qui jadis ramaient sur les vaisseaux.

Je veux tout droit suivre la droite ligne,
Penser tout haut et vivre à cœur ouvert ;
Si je flétris un acte qui m'indigne,
Ou si j'exalte un grand nom qui m'est cher,
Je veux pouvoir répondre à qui peut croire
Que l'intérêt m'entraîne ou me corrompt :
Mon intérêt, c'est la France et sa gloire.
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

Je veux surtout qu'à cette heure funeste
Où le pays doit souffrir sans parler,
Quelqu'un soit là qui souffre et qui proteste
Et dont la haine ait droit de s'exhaler.
L'étranger peut épier mon langage,
Mais à l'affront quand j'oppose l'affront,
Ce n'est jamais mon pays que j'engage.
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

D'ailleurs, ma route est nettement tracée ;
Ce que je veux, je sais le bien vouloir,
Mais mon esprit ne suit qu'une pensée ;
Mon cœur étroit ne porte qu'un espoir.

22. Le poète répond par des affronts aux affronts qui nous viennent de nos vainqueurs. Il ne croit pas opportun de parler ainsi au nom de la France elle-même ; et cependant il serait fâcheux qu'il n'y eût en France personne pour parler avec fierté de nos défaites et de notre avenir, pour *sonner le clairon*, selon la parole du poète lui-même.

28. *Étroit*, en ce sens qu'il n'a qu'un seul espoir, celui que la France reprendra la place qu'elle a perdue parmi les nations.

Et, si j'étais de ceux que l'on écoute,
On boucl erait plus tôt son ceinturon.
Jamais soldat n'a prévu la déroute!
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

J'en sais qui croient que la haine s'apaise :
Mais non ! l'oubli n'entre pas dans nos cœurs !
Trop de sol manque à la terre française,
Les conquérants ont été trop vainqueurs !
L'honneur, le rang, on a tout à reprendre...
Par quels moyens? D'autres vous le diront.
Moi, c'est l'ardeur que je voudrais nous rendre.
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

Je vis les yeux fixés sur la frontière ;
Et, front baissé, comme un bœuf au labour,
Je vais, rêvant à notre France entière,
Des murs de Metz au clocher de Strasbourg.
Depuis dix ans j'ai commencé ce rêve ;
Tout le traverse et rien ne l'interrompt ;
Dieu veuille un jour qu'un grand Français l'achève !
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

31. Remarquez ce petit vers si nettement frappé et si bien mis en sa place. Il explique l'assurance avec laquelle le poète soldat croit pouvoir parler de la revanche que notre pays doit prendre.

46. Les circonstances politiques contraires à la réalisation de ce rêve viennent le déranger. Le poète y revient toujours.

II

CHASSEURS A PIED

Le soleil du matin a chassé les étoiles ;
Les flocons lumineux tombent en voltigeant.
Sur la terre la neige a jeté ses longs voiles,
Et les branches du bois se couronnent d'argent.

Les petits Vitriers, — c'est ainsi qu'on les nomme, —
Ont mis leur baïonnette au bout de leur fusil ;
Ils passent lestement sous les pommiers sans pomme,
Ils vont, et leurs pieds noirs font chanter le grésil.

Les Prussiens sont encore installés dans la ferme.
Il s'agit de la prendre et de les débusquer ;
Le bataillon, muet, s'avance d'un pied ferme.
Mais des canons sont là prêts à se démasquer.

2. *Lumineux*, d'une blancheur éclatante.

Tout à coup, dans le fond d'un ravin où l'on saute,
Un cri de mort se fit entendre : « C'est de l'eau! »
La glace était récente et la neige était haute,
Et ce linceul avait recouvert ce tombeau.

Ils sont ensevelis jusques à la ceinture ;
Le courant les renverse et la glace les tient.
— Vaincu par les Prussiens, vaincu par la nature,
O mon pays, quel Dieu terrible que le tien ! —

Les Allemands joyeux sortent de leurs tanières.
Nous voilà désarmés, les voilà résolus !
Hourrah ! l'heure est propice aux haines meurtrières,
Et leur canon se dresse au revers du talus.

Pourtant leur officier apparaît sur la crête :
« Vous n'avez qu'à vous rendre, on va vous secourir. »
Cet atroce marché soulève une tempête :
« Tu peux te retirer, nous n'avons qu'à mourir ! »

Mais le vieux commandant, d'un ton triste et sévère :
« Et moi, je ne veux pas que vous mouriez ainsi.
« Rendez-vous, mes enfants, vous ne pouvez rien faire. »
Et tous ces moribonds se rendent à merci.

14. *Un cri de mort*, le cri d'effroi de gens qui sentent qu'ils vont mourir.

19. *Vaincu* se rapporte à *mon pays*.

21. *De leurs tanières*, de leur cachette. La tanière est l'endroit où un animal gîte et se cache.

22. Le poète veut dire qu'ils se résolvent à approcher des Français, les voyant sans défense.

25. *La crête*, le sommet du talus.

Les Prussiens cependant les hissent sur la rive ;
Déjà les dragons bleus les forment en convoi.
Quand, à la fin, le tour du commandant arrive :
« J'ai sauvé mes soldats, dit-il, et non pas moi ! »

Et, repoussant alors la corde qu'on lui lance,
Il se laisse engloutir par le gouffre glacé ;
Les pauvres prisonniers saluent le trépassé,
Et, voyant cette fin, ils ont cette espérance :
La France n'est pas morte encor. — « Vive la France ! »

40. Voyant cette mort héroïque, ils pensent qu'il y a encore des héros en qui la France peut espérer.

III

ILS SONT LÀ!...

Ils sont là dans le bois sombre,
Toujours forts, toujours en nombre,
Et bien abrités toujours :
N'ayant clairons ni tambours,
Couverts de silence et d'ombre.
Ils sont là dans le bois sombre.

Il sont là dans le ravin,
Ne tirant jamais en vain,
Jamais ne levant la tête ;
Et, si l'ennemi s'entête,
Cinq contre un, cent contre vingt,
Ils sont là dans le ravin.

1. *Ils*. Le poète n'a pas besoin de nommer autrement nos ennemis.

11. Forte abréviation. En prose on mettrait un participe, tel que *étant* cinq contre un.

Ils sont là dans le village,
Se ruant avec courage
Sur le pauvre paysan.
Ce sont des pleurs et du sang ;
On brûle, on tue, on saccage,
Ils sont là dans le village.

Ils sont là dans notre France,
Étouffant notre espérance
Et nous tenant sous leur loi.
O mon pays, souviens-toi !
Souviens-toi de ta souffrance :
Ils sont là dans notre France !

24. En Alsace et en Lorraine.

IV

A MA MÈRE

Eh bien, oui! si puissant que soit le ridicule,
Si mauvais air qu'on ait à bien parler de soi,
C'est assez qu'on hésite, et trop que l'on recule,
Lorsque l'orgueil est juste et que le cœur est droit.
Oui! cette femme, au cœur français, à l'âme fière,
Qui mena vaillamment ses deux fils aux combats,
Oui! cette femme-là, cette femme est ma mère,
Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.

Quels sarcasmes d'ailleurs effrayeraient ma franchise?
Ceux-là seuls me liront pour lesquels seuls j'écris;
Et mes vers ne vont pas, comme un jouet qu'on brise,
Des mains des esprits forts aux mains des beaux esprits.

3. Le poète pouvait hésiter, il ne devait pas renoncer à parler de sa courageuse mère.

5-8. Voir la Note de l'éditeur en tête du volume.

12. *Esprits forts*, *beaux esprits*, toujours disposés à la rail-

Non, non ! tous ces récits pleins de deuil et de larmes,
Moins écrits que pensés, moins pensés que vécus,
S'en vont toujours tout droit, marchant toujours en armes,
De ceux qui sont conquis à ceux qui sont vaincus.
Et c'est devant ceux-là, mère, que je t'honore,
Devant eux qu'à genoux je tends vers toi les bras,
Et que, d'un accent fier comme un clairon sonore,
Je viens jeter ton nom, ma mère, à mes soldats.
Je veux leur révéler ton cœur et ton courage.
Ils disent que tes fils ont fait tout leur devoir :
Le devoir qu'ils ont fait, mère, c'est ton ouvrage,
L'honneur qu'ils en ont eu, c'est toi qui dois l'avoir.
Ils ne sont pas partis furtifs pour les batailles,
S'arrachant sans adieux à des bras révoltés,
Ils ne t'ont pas volé le sang de tes entrailles,
C'est toi, mère, c'est toi, qui leur as dit : « Partez !
» Partez, ils sont vaincus les soldats de la France !
» Mon cœur pour conquérir ne vous eût pas prêtés,
» Ce n'est plus la conquête, enfants, c'est la défense.
» Le sol est envahi, je vous donne ; partez ! »
Hélas ! si tous les fils étaient partis de même ;
S'ils étaient tous partis, les fils, même autrement !
Mais à combien, sans voir l'horreur de leur blasphème,
Les mères ont soufflé : Ne te bats pas, crois-m'en !

lerie. Le poète espère que ceux-là ne liront pas ces vers, faits uniquement pour les cœurs qui souffrent de nos défaites.

16. *Ceux qui sont conquis*, les Français de Lorraine et d'Alsace ; *ceux qui sont vaincus*, le reste des Français.

22. *Ils*. Ce pronom désigne les soldats.

34. Même sans que leur mère les envoyât au combat.

Et combien les croyaient qui n'étaient pas crédules !
Ah ! pauvre armée ! on va t'insultant à l'envi,
On dit que tu trahis lorsque tu capitules :
Comment dis-tu qu'ont fait ceux qui n'ont pas servi ?

Certe, il en est venu que leurs mères en larmes
Avaient éperdument bercés dans leurs frayeurs ;
S'ils furent bon Français malgré ces cris d'alarmes,
Ah ! comme un cri d'espoir les eût rendus meilleurs !
Quel souffle ardent aurait transfiguré leur être !
— Quand les cœurs sont vaillants, les corps sont aguerris.
Comme ils auraient marché, lutté, vaincu peut-être !...
Ah ! que de vrais soldats les mères nous ont pris !

Et qu'elles ne croient pas que, vraiment maternelles,
Leur faiblesse du moins s'est payée en amour,
Les larmes du départ n'ont pas coulé pour elles,
Elles n'ont pas connu les larmes du retour.
Qu'elles ne disent pas, qu'elles n'osent pas dire,
O ma mère, insultant ta tendresse et ta foi,
Qu'en nous faisant soldats tu n'étais pas martyre,
Que tu nous as donnés sans rien donner de toi.

40. On a beaucoup blâmé les soldats qui ont été forcés de capituler ; on n'a pas assez flétri les citoyens qui n'ont pas été soldats.

42 Il en est qui sont partis, bien que leurs mères éperdues de frayeur, les berçassent, pour ainsi dire, entre leurs bras, comme pour les retenir.

49. *Vraiment maternelles*, raccourci qui peut passer pour incorrect. La proposition complète serait : *Qu'elles ont été vraiment maternelles et que...*, etc.

50. Les mères faibles ont été moins aimées de leurs fils que les courageuses.

Hélas! c'est à te voir tant souffrir, pauvre femme,
Que j'entrevois quel deuil cachaient tous tes efforts :
Tes deux enfants partis t'avaient emporté l'âme,
Tes deux enfants blessés auront brisé ton corps.
Et voilà que vieillie et qu'infirme avant l'heure,
Ta main tremble à jamais, qui n'a jamais tremblé ;
Voilà qu'encor plus haute et que toujours meilleure
L'âme seule est debout dans ton être accablé...
Tu sentais tout cela pourtant à l'heure sainte
Où tes yeux dans nos yeux mettaient ta volonté,
Tu le sentais sans peur, tu t'en ressens sans plainte.

Et c'est pourquoi j'en puis parler avec fierté.

V

LA DIANE (*)

O misère de la richesse !
L'or jaillit sans cesse et sans cesse
Du beau sol dont Dieu nous fit don ;
Le voleur d'hier nous surveille,
Et ce peuple est là qui sommeille
Bercé par quelque gai fredon...

Ah ! clairon, réveille, réveille.
Ah ! clairon, réveille-nous donc !

C'est un lourd fardeau que la haine,
Et le repos de l'âme humaine
C'est l'oubli qui mène au pardon :
Mais Metz pleure, mais Strasbourg veille,
Et la conquête se fait vieille,
Et le conquérant se fait bon...

Ah ! clairon, réveille, réveille,
Ah ! clairon, réveille-nous donc !

(*) La diane est la sonnerie du réveil.

10. *Le repos.* On oublie pour se reposer de haïr.

Qu'un soufflet nous frappe au visage !
« Baissez le front ! » nous dit le sage...
Le sage ! Est-ce bien là son nom ?
Sait-il bien ce qu'il nous conseille ?
Baisser le front, c'est à merveille,
Mais le relever, pourra-t-on ?

Ah ! clairon, réveille, réveille,
Ah ! clairon, réveille-nous donc !...

Sonne, sonne ! qu'à ta fanfare,
La grande France qui s'égare
Reprenne enfin son ancien ton.
Ouvrons le cœur, tendons l'oreille,
Et que la langue de Corneille
Nous souffle l'âme de Caton.

Va ! clairon, réveille, réveille,
Va ! clairon, réveille-nous donc !

29. Voir la pièce XVI de ce recueil.

30. *Caton* d'Utique prit parti pour la liberté contre César. Après la défaite de son parti à Pharsale, il ne désespéra pas, continua de susciter des périls au vainqueur, et se tua plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Un poète a pu dire que César avait tout soumis sauf l'âme indomptable de Caton.

VI

L'ARRIÈRE-GARDE

C'était après un jour de lutte et de défaite.
— Hélas ! de pareils jours furent nombreux pour nous ! —
L'armée en désarroi commençait la retraite,
Et la neige montait, froide, jusqu'aux genoux.

Les vainqueurs cependant, épuisés de victoire,
Respectaient ce départ par crainte d'un retour.
On marchait ; le sol blanc rendait la nuit moins noire
Et l'on eut vite atteint les forêts d'alentour.

5. Épuisés par les efforts et les pertes au prix desquels ils nous avaient battus.

6. D'un retour offensif.

7. Le reflet de la neige éclaire la nuit.

Soudain, malgré tout ordre et malgré toute crainte,
On vit s'arrêter là cette armée aux abois;
Un tison ralluma bientôt la pipe éteinte,
Et les feux du bivouac illuminaient les bois.
On eût dit une halte au fond d'un cimetière.
La neige parcourue était rouge de sang,
Et, lassés des efforts d'une journée entière,
Tous les soldats mêlés ne cherchaient plus leur rang.
Ils tombaient harassés, au hasard de la place,
Devant le premier feu, dans le premier ravin ;
Et plus d'un s'endormit ce soir-là sur la glace,
Que ne réveilla pas le jour du lendemain.
O nuit cruelle ! nuit pleine de funérailles !
Ce n'était pas assez de luttes, de batailles;
Et du fer et du plomb, ce n'était pas assez !
Quand on était sorti vivant de ces mitrailles,
Le froid prenait au cœur et la faim aux entrailles,
Et l'on crevait, ainsi qu'un chien, dans les fossés.

Or les Prussiens, voyant ces lueurs dans l'espace,
Comprirent qu'ils pouvaient alors continuer,
Que les chefs étaient las; que l'armée était lasse;
Et, comme des chacals reprennent une trace,
Ils partirent, flairant des blessés à tuer.
La lisière du bois était gardée à peine,
Et le sursaut fut grand, et grandes les clameurs,

9. La fatigue était plus forte que la discipline ou la peur d'être surpris.

21. *Funérailles*, mot souvent employé en poésie au lieu de *mort*. Corneille a dit : *Le Cid*, acte I :

..... Tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille *funérailles*.

Lorsque sur le chemin la colonne prussienne
Déboucha, tiraillant gaîment sur les dormeurs.
« Ah! trahison! » Ce fut le cri de la déroute.
Mais un vieil officier — un Français celui-là —
Rallia les fuyards au milieu de la route,
Fit éteindre les feux sous la neige, et resta.
Alors, sous le ciel noir et sur la terre sombre,
La lutte commença, — lutte d'agonisant! —
Les fusils jetaient seuls leurs éclairs dans cette ombre,
Et les branches du bois sifflaient en se brisant.
De longs cris dominaient la mêlée incertaine :
« Kœnig und Vaterland! » chantaient les Prussiens.
« Pour la France! » avait dit notre vieux capitaine,
Et répétant ces mots d'espérance et de haine,
Chacun dans cette nuit reconnaissait les siens.

Au milieu d'un de ces silences pleins d'alarmes,
Comme il en est pendant qu'on recharge les armes
Et que les combattants, par un commun accord,
Suspendant le combat, laissent souffler la Mort.
Un éclair traversa la broussaille voisine;
Le capitaine mit la main sur sa poitrine :
« Au cœur! » murmura-t-il, déjà mort à demi,
Mais avant de tomber, plantant son sabre en terre :

37. Un vrai Français, comme le montrent son courage et sa présence d'esprit.

45. Ces mots allemands signifient : *Pour le Roi et la Patrie.*

47. *De haine.* Ici l'expression n'est pas tout à fait juste ; aucun de ces deux cris de guerre ne contient une expression de haine.

52. Comme si la mort était une faucheuse qui parfois s'arrête pour respirer.

« C'est ici, mes enfants, que je veux qu'on m'enterre.
« Honte à qui laisserait mon corps à l'ennemi! »
Il tomba, vomissant le sang à pleine bouche.

Et, comme si son âme eût passé dans les cœurs,
Tous ces hommes saisis d'un courage farouche,
Se ruèrent hurlant au milieu des vainqueurs.

Nous avons eu parfois de ces courtes revanches!
Et lorsque le soleil apparut dans les branches,
Comme un masque de pourpre à travers des barreaux,
Tout s'était apaisé dans la forêt meurtrie,
La tombe se creusait au sol de la Patrie,

Et les martyrs avaient dispersé les bourreaux.

68. La tombe du capitaine creusée dans un terrain qu'on n'avait pas laissé envahir

69. Les Français vaincus avaient dispersé les Prussiens vainqueurs.

VII

LE BON GITE

Mirebeau, 1871.

Bonne vieille, que fais-tu là?
Il fait assez chaud sans cela,
Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid.

Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :

« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin;

1. L'auteur se jette de suite au cœur de son sujet, et aborde dès le début le dialogue entre le soldat et sa vieille hôtesse.

J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe!
C'est trop bon et trop beau pour moi.

Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :

« Refais-toi, soldat, refais-toi. »

Bonne vieille, pour qui ces draps?
Par ma foi, tu n'y penses pas!
Et ton étable? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille?
Je dormirai là comme un roi.

Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :

« Couche-toi, soldat, couche-toi! »

— Le jour vient, le départ aussi. —
Allons! adieu... Mais qu'est ceci?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah! bonne hôtesse! ah! chère vieille,
Pourquoi tant me gâter, pourquoi?

19. Est-ce que ton étable, est-ce qu'une botte de paille ne me suffisent pas!

20. La paille a au moins cet avantage qu'elle offre un lit qui n'est trop court pour personne.

26. C'est le soldat qui parle. Il s'aperçoit que la vieille a mis dans son sac quelques provisions.

Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :

« J'ai mon gars soldat comme toi! »

30. Manière de parler habituelle dans le récit; équivaut à : *la bonne vieille disait*. Ainsi dans La Fontaine :

Ainsi dit le renard, et flatteurs *d'applaudir*.

VIII

VIVE LA FRANCE!

Oui, France, on t'a vaincue, on t'a réduite même,
Et comme tes efforts sont restés sans succès,
A ton courage encore on jette l'anathème,
Et les Français s'en vont rabaissant les Français.

Que la faute fut grande et cette guerre folle,
Qui le nie? Ils sont là nos désastres d'hier.
Mais qu'au bruit des canons tout un passé s'envole,
Que tout un avenir soit brisé sous ce fer,

Que la France n'ait plus, chez les peuples du monde,
Ni voix dans leurs arrêts ni place à leurs grandeurs! ..

1. *Réduite,* diminuée de deux provinces.

5. Les désastres qu'a subis la nation font qu'on ne peut être tenté de nier ses fautes et ses folies.

10. Que dans les congrès diplomatiques les représentants de la France ne puissent plus être écoutés et que nous ne soyons plus considérés comme une grande nation.

C'est une calomnie infâme et si profonde
Qu'un vaincu qui la dit étonne ses vainqueurs.

Non, France, ne crois pas ceux qui te disent lâche,
Ceux qui voudraient nier ton âme et ses efforts :
Sans gloire et sans bonheur, tes fils ont fait leur tâche,
Mais ils l'ont faite, et Dieu ne compte plus tes morts.

J'ai vu de pauvres gens tomber sans une plainte ;
D'autres — je les ai vus — ont combattu joyeux,
Et, pieux chevaliers de cette guerre sainte,
Sont morts, l'amour dans l'âme et le ciel dans les yeux.

Ils ont lutté, n'étant ni l'espoir ni le nombre,
Et sans cesse détruits, et renaissant toujours.
C'est un éclair divin de cette époque sombre,
Que ces martyrs voulant leurs supplices moins courts.

Je les ai vus, marchant les pieds nus sur la neige,
Succomber de fatigue et non de désespoir ;
La misère et la faim leur servaient de cortège,
Mais ils marchaient, ayant pour guide le devoir.

12. Vers admirablement frappé. Ceux même qui ont vaincu la France ne croient pas à tout le mal que certains Français disent d'elle.

16. En lisant ces vers, il faut s'arrêter après *Mais ils l'ont faite.* — Dieu ne compte pas les morts, *tant ils ont été nombreux.*

19. Guerre *sainte*, parce qu'on y combattait pour la défense de la Patrie.

21. Tournure énergique et familière à la poésie pour : n'ayant pas d'espoir et n'étant pas en nombre.

26. Ils mouraient d'épuisement, mais ils n'avaient pas encore désespéré de la France ni renoncé à se battre.

J'en ai vu qui, captifs, s'échappaient d'Allemagne,
Revenaient aux dangers à travers les dangers,
Et, sans revoir leurs toits, reprenant la campagne,
Retombaient par deux fois aux mains des étrangers.

Ce n'était pas toujours des soldats, notre armée !
Mais j'ai vu des blessés venir, saignant encor,
Reprendre dans les rangs leur place accoutumée,
Et, luttant tout meurtris, se guérir dans la mort.

J'ai vu des régiments, aux jours de défaillance,
Se porter en avant et se dévouer seuls,
Pour qu'on pût dire au moins, en parlant de la France,
Que ses drapeaux étaient encor de fiers linceuls :

Que nous savions encor mourir, sinon combattre.
Et puis, nous n'avons pas toujours été si bas :
Frœschwiller est l'assaut d'un homme contre quatre
Et de ces assauts-là les Prussiens n'en font pas !

33. En effet, après les capitulations de Metz et de Sedan, nos armées étaient en grande partie composées d'hommes qui n'avaient aucune habitude du métier militaire.

36. *Se guérir dans la mort*, expression aussi énergique que juste. Les blessés cessaient de souffrir au moment où ils étaient tués.

37. *De défaillance*, pris dans le sens de *déroute*.

40. Que si on ne vainquait pas sous les drapeaux français, au moins on y mourait fièrement.

42. Avant ce vers, il faut que le lecteur fasse une pause, change de ton et attaque avec fierté la reprise : *Et puis...*

Gravelotte et Borny ne sont pas des défaites ;
Les vivants ont vengé les morts de Champigny ;
Les gloires de Strasbourg échappent aux conquêtes,
Et Paris affamé n'a jamais défailli !

Oui, Français, c'est un sang vivace que le vôtre !
Les tombes de vos fils sont pleines de héros ;
Mais sur le sol sanglant où le vainqueur se vautre,
Tous vos fils, ô Français ! ne sont pas aux tombeaux.

45. *Gravelotte.* Bataille livrée sous Metz le 16 août 1870, et où les troupes françaises couchèrent sur le champ de bataille.

46. *Champigny.* Bataille livrée sous Paris le 2 novembre 1870.

47. *Strasbourg.* On sait la conduite héroïque des habitants pendant le siège et le bombardement de cette ville.

IX

LES MOBILES

C'est depuis l'aube qu'on marche,
Les hommes n'en peuvent plus ;
Qu'elle est humble, leur démarche !
Qu'ils sont tristes, les vaincus !
La retraite est consommée,
C'en est fini des combats.
Pauvre France ! pauvre armée !
Dieu n'aime pas tes soldats !

Au premier bourg où l'on passe :
« Qu'ils sont pâles ! » a-t-on dit ;
Et d'un accent qui les glace :
« C'est qu'ils ont eu peur, pardi : »
Alors un pauvre mobile
Triste et fier se retourna,

Et forçant sa voix débile :
« Il n'a pas peur, le soldat!

« — Peur ou non, dit un brave homme,
« Entrez et buvez un coup,
« Vous êtes Français, en somme...
« — Non, je suis Français surtout,
« Et c'est pourquoi je réclame.
« Dieu bon! En sommes-nous là?
« Si le paysan le blâme,
« Qui donc plaindra le soldat?

« Il a lutté, je vous jure,
« Et si vous doutez encor,
« Tenez! est-ce une blessure?
« Et quand j'en parle ai-je tort?
« Et plus d'un sans en rien dire
« Est frappé qu'on ne voit pas...
« Ah! ce n'est pas bien de rire
« Au passage des soldats!

« Nous fuyons; la chose est triste.
« Mais comment faire à la fin!
« Voilà trois jours qu'on résiste,
« En voilà huit qu'on a faim.

19. *En somme*, c'est-à-dire quoique vous paraissiez avoir peur.

21. *Je réclame* contre les sarcasmes des villageois et le doute du *brave homme* lui-même.

22. *Dieu bon!* Ce commencement de vers doit être dit du ton d'une vive douleur.

27. *Tenez!* Ce mot indique un geste par lequel le mobile montre une cicatrice.

« Avoir froid, on s'habitue,
« On se réchauffe, on se bat ;
« Mais ne pas manger, ça tue.
« C'est un homme, le soldat !

« Impuissants à nous défendre,
« Dans les bois qu'ils dévastaient
« Nous pouvions encor nous rendre,
« Et les Prussiens y comptaient.
« Et nous n'avions qu'à les suivre,
« Et le pain cuisait là-bas.
« Mais sans souliers et sans vivre
« Ils ont marché, les soldats.

« Le canon nous fit escorte
« Sans rompre nos rangs meurtris ;
« Il vente, il neige, qu'importe !
« La liberté vaut ce prix.
« Et dans ce coin de la France
« Où nous arrivons si las,
« On jette à notre souffrance :
« Ils ont eu peur, ces soldats ! »

« Ils ont eu faim, c'est moins drôle !
« Pas vous, n'est-ce pas ? Tant mieux ! »

37. Il faudrait *à* avoir froid. Mais l'incorrection ici doit être voulue, étant placée dans la bouche d'un soldat.

49. La canonnade nous suivait de près pendant notre retraite.

52. La liberté vaut la peine qu'on supporte le vent, la neige et la mitraille.

55. Une pause avant ces quatre derniers vers de la strophe qui doivent être dits d'un ton d'indignation et de découragement douloureux : *Et voilà qu'on jette à...*, etc.

Et, le fusil sur l'épaule,
Il s'éloigna sans adieux.
Mais déjà dans le village
Les vaincus marchaient au pas,
Entendant sûr leur passage :
« Que Dieu garde nos soldats! »

64. Les paroles du mobile avaient fléchi les gens du village et chassé leurs mauvais sentiments.

X

AU PORTE-DRAPEAU

DU 14 JUILLET 1880

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est notre chemin.
C'est un fier poste que ton grade !
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main.

1. Pièce écrite à l'occasion de la distribution des drapeaux faite aux régiments pendant la revue du 14 juillet 1880 au bois de Boulogne. Un tableau du peintre Edouard Detaille, auteur du frontispice qu'on voit en tête de ce volume, a consacré le souvenir de cette solennité.

6. En effet, l'étendard que tient dans sa main le porte-drapeau est non seulement l'emblème et le symbole de la nationalité française, mais encore le signe de ralliement autour duquel se groupent au jour du danger les défenseurs de la France.

Nous irons où tu veux qu'on aille,
Vois cette foule qui tressaille...
Ils sont passés les jours de pleurs.
Et, viennent les jours de bataille,
Nous irons où tu veux qu'on aille
Faire acclamer nos trois couleurs.

Tous les Français qui sont en France
Savent quelle est ton espérance,
Et qui tes yeux cherchent là-bas.
Elle viendra la délivrance :
Tous les Français qui sont en France
Marchent vers ceux qui n'y sont pas.

Notre cocarde à leur corsage,
Maintes femmes sur ton passage
Ont murmuré : « Qu'il soit vainqueur ! »
O Françaises d'heureux présage !
Notre cocarde à leur corsage,
Et la revanche dans leur cœur !

Et plus d'un pleurait sous les armes !
Larmes de héros, nobles larmes
Que la France doit vénérer !
Ce n'était pas des pleurs d'alarmes...

10. Tournure abrégée qui équivaut à : *quand viendront les jours.*

19. Tournure abrégée qui nous vient du latin et qui équivaut à : *ayant notre cocarde*, etc.

23. *Notre cocarde.* Ici, ces mots, ainsi que le vers suivant, sont une exclamation joyeuse.

Et plus d'un pleurait sous les armes,
Dont les armes feront pleurer.

Non, ce n'est pas la gloire encore :
Avant le jour il faut l'aurore,
Le porte-drapeau le sait bien.
Mais le soleil est sûr d'éclore ;
Non, ce n'est pas la gloire encore,
Mais c'est la fierté qui revient.

Autour du drapeau qui nous guide,
Tout un peuple attend, intrépide,
L'heure que nul ne peut prévoir.
L'homme espère, Dieu seul décide.
Autour du drapeau qui nous guide
Tout un peuple est prêt au devoir.

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est le droit chemin.
C'est un fier poste que ton grade !
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main.

30. *Feront pleurer* les ennemis de la France.

39. L'heure glorieuse où nous nous ferons rendre ce qui nous a été pris n'est pas venue encore, mais la fierté, mais les sentiments de courageux patriotisme célébrés dans cette fête, la précèdent, comme nécessairement l'aurore précède le jour.

XI

PRO PATRIA (*)

Oublions, oublions! voilà le cri des lâches,
De ceux pour qui la haine est un fardeau trop lourd,
Qui, reniant leurs droits et désertant leurs tâches,
Ont épuisé leur deuil dans leurs larmes d'un jour.

Mais tous ces fiers enfants dont la France est la mère,
Gardant l'espoir au fond de leurs cœurs résolus,
Muets, mais sans oubli, sombres, mais sans colère,
Sont toujours là pleurant sur ceux qui n'y sont plus.

(*) En septembre 1870, un vieux jardinier de Bougival, nommé François Debergue, coupa jusqu'à cinq fois les fils télégraphiques établis par les Prussiens.

Découvert, arrêté et menacé de mort s'il recommençait : « Je suis Français, répondit-il, je recommencerai. » Les Prussiens accomplirent leurs menaces : François Debergue fut passé par les armes.

Un mois plus tard, deux ouvriers, Jean Martin et Jean-Baptiste Cardon, voulurent eux aussi servir la Patrie, et, dans Bougival même, le jour de l'attaque de la Malmaison, ils faisaient le coup de feu

Et combien n'y sont plus depuis la triste guerre,
Combien de sang français notre France a perdu,
Qu'elle a donné de fils pour conserver sa terre,
Et, ce qu'on nous a pris, comme on l'a défendu!

Car la lutte fut longue, héroïque, implacable:
Car nos soldats ont su mourir jusqu'à la fin:
Et nous n'avons subi la paix qui nous accable
Que broyés sous le nombre ou défaits par la faim.

Et que de dévouements dignes de notre histoire!
Oh! sachons bien bénir, sachons bien célébrer
Tous ces accès d'honneur qui nous sont de la gloire,
Ces immortelles morts qu'on est fier de pleurer!

L'exemple en naît si grand qu'on bénit l'hécatombe,
L'espoir en sort si haut qu'il passe les regrets,

contre les Prussiens. — Pris et fusillés, leur dernier cri fut : « Vive la France! » La dernière parole de Jean-Martin avait été : « Dites à nos enfants que c'est pour le Pays que nous mourons. »

Un monument a été élevé à ces trois héros, sur le lieu même de leur supplice. — C'est à son inauguration, solennellement faite le 22 septembre 1878, qu'ont été dits ces vers. Le titre *Pro patria* (Pour la patrie) est l'inscription même gravée sur le monument funèbre des trois héros.

19. L'accès est le moment passager où un état de l'âme ou du corps se manifeste avec intensité. On dit bien *accès de désespoir*. C'est de la même façon que le poète a pu dire *accès d'honneur*. Ces deux mots n'avaient jamais été réunis. — *Qui nous sont de la gloire.* Ici, comme dans un grand nombre de cas, *nous* veut dire *pour nous*.

21. L'exemple qui naît de ces belles morts est si grand que...

22. *Qu'il passe les regrets* : c'est-à-dire qu'il est plus grand que les regrets. Malherbe avait dit déjà, employant ce mot de la même façon :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Et que le même jour voit surgir de leur tombe
L'ombre des lauriers verts et l'ombre des cyprès.

O braves dont je viens saluer la mémoire,
Vous que Hoche ou Desaix eût pris pour compagnons,
Fiers vaincus qui tentiez d'effrayer la victoire,
Que n'ai-je un nom qui puisse éterniser vos noms!

Ces noms obscurs si beaux par l'obscurité même!
Nul d'entre ces martyrs ne s'est cru glorieux;
Mais sacrés par leur sang qui leur fut un baptême,
Ces ignorés d'hier sont déjà des aïeux.

Martin, Cardon, et toi, simple et noble victime,
— Dont le cadavre même eût dû porter la croix, —
Debergue au cœur vaillant, Debergue au cri sublime,
Soyez tous trois bénis, vous êtes grands tous trois.

Toi surtout, vieux Français entêté de ta France,
Tenace défenseur de nos champs envahis,
Gloire à toi, grand vieillard si jeune d'espérance!
Gloire à vous, braves gens, honneur de mon pays!

Ah! ces vieux plébéiens à l'ardente nature,
Propre sève de l'arbre, invisible au passant,
Par qui l'arbre grandit, par qui la forêt dure,
Ce sont eux la vigueur de la France et son sang.

24. *L'ombre des cyprès*, symbole de deuil; *l'ombre des lauriers*, symbole de gloire future.

32. *Des aïeux*, en ce sens qu'ils ont donné l'exemple et tracé la route à suivre aux plus jeunes.

Ce sont eux dont les mains construisent, plantent, sèment,
Eux les forts artisans, eux les vrais travailleurs;
Ils aiment leur vieux sol sans bien savoir qu'ils l'aiment,
Patriotisme inné, bon entre les meilleurs.

Ils se disent parfois que les peuples sont frères,
Qu'il n'est pas de patrie et qu'on en peut changer,
Et puis, vienne le jour de nos destins contraires,
Les revoilà Français, repoussant l'étranger!

Voilà leur sang qui bout et leur instinct qui crie;
Ces éternels Gaulois retroussent leurs sarraux,
Ils s'élancent, chantant l'hymne de la Patrie,
Et c'étaient des ingrats, et ce sont des héros.

Je le dis, et non pas en Français qui se vante,
Mais en homme témoin de nos efforts constants,
Jamais peuple n'eut tant de raison d'épouvante,
Jamais peuple ne fut si brave si longtemps.

C'est l'immortel honneur de notre chère France
Surprise désarmée, et s'armant tout à coup,
Qu'avec si peu d'espoir tant de persévérance!
Partout tant de périls, tant de luttes partout!

18. *Patriotisme.* Ce substantif et tout ce vers est construit en apposition avec *amour du sol*, contenu dans le verbe *ils aiment.*

52. *Revoilà :* Locution expressive mais familière qu'on ne rencontrait guère jusqu'ici dans le style soutenu.

54. *Sarrau*, vieux mot dont le sens sera indiqué par cette citation de Voltaire : « On n'eut pas le temps de donner aux milices des habits d'ordonnance; les laboureurs vinrent vêtus de leurs *sarraux*. »

63. Le verbe *être* fait défaut dans ce vers. Cette construction elliptique est très usitée dans les propositions exclamatives comme celle-ci, mais seulement dans les propositions principales. Or celle-ci

Que puisse notre deuil enorgueillir vos ombres,
O défenseurs par qui la gloire a survécu !
Vous dont le souvenir, rayon de ces jours sombres,
Éclaire et guidera votre Pays vaincu.

Je ne jette pas là d'insulte inopportune
Aux meurtriers des morts, aux geôliers des vivants,
Mais, si la Prusse en fête exalte sa fortune,
Notre France au travail doit bénir ses enfants.

est dépendante. La construction, bien qu'inattendue, est fort claire : *Qu'on ait eu tant de persévérance avec si peu d'espoir.*

71. *Si,* très habituel dans le sens de *puisque.*

71 et 72. Remarquez l'opposition : la Prusse *en fête,* la France *au travail.*

XII

LE TURCO

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine,
Il ne connaissait le mal ni la haine ;
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.
L'écolier quittait les héros d'Homère ;
Car on connaissait la défaite amère,

2. Sous entendu *ayant* de beaux cheveux blonds, etc.

10. Il quittait les études classiques où on lit les poèmes héroïques d'Homère.

Et que l'ennemi marchait triomphant.
Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve ;
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve.
« Courage, mon fils ! — Courage, maman ! »
Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
« Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur.
« Tant qu'il est parti, mon âme est absente. »
Et l'enfant pensait : « Ma mère est vaillante,
« Et je suis son fils, et je n'ai pas peur. »
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
« Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur. »

Le petit Turco se battait en brave ;
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.
Et le médecin, voyant son œil cave,
Lui disait : « Partez, mon enfant, c'est grave ! »
L'enfant répondait : « Non, non, pas encore ! »
Le petit Turco se battait en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

« Non, je ne veux pas quitter notre armée
« Tant que les Prussiens sont dans mon pays.

18. L'instant où il fallut se dire adieu fut le plus cruel.

22. Lorsque les soldats furent de l'autre côté d'une pente et que la mère du Turco cessa de les voir.

« Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits ;
« Je veux pouvoir dire à ma mère aimée :
« Si je te reviens, c'est qu'ils sont partis.
« Non, je ne veux pas quitter nôtre armée
« Tant que les Prussiens sont dans mon pays. »

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite ;
Devant ces fossés leur fuite s'arrête,
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense ;
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.
On fuit, on revient, l'assaut recommence.
Et le régiment des Turcos s'élance,
Et le régiment des Turcos périt...
Les remparts sont hauts, la plaine est immense ;
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale ;
La mort a déjà cerné son front pâle ;
Ses yeux sans regards sont à demi clos.
L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

59. L'enfant ne sait pas que le sort contraire a forcé les Français à fuir.

Et le grand Arabe est là qui le garde
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde ;
Levant doucement sa tête hagarde,
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

« Où sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.
« Les avons-nous bien vaincus cette fois ?
« Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ? »
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit tristement de sa douce voix :
« Où sont les Prussiens ? Ah ! réponds-moi vite ;
» Dis, les avons-nous vaincus cette fois ? »

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus.
« — Alors, je m'en vais, veux-tu me conduire,
« O ma chère mère !... » Et dans ce sourire
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessait de dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »

66. Ordinairement, *bombarder* s'emploie avec un complément direct; mais cet emploi intransitif du verbe est une innovation très claire et très heureuse.

XIII

A LA BAÏONNETTE

Leur batterie était installée à mi-côte,
Au milieu d'un grand champ, près d'un bouquet de bois :
« Enfants, ces canons-là nous gênent; qu'on les ôte! »
Dit le chef. Et déjà, sautant dans l'herbe haute,
Les zouaves partaient comme de gais chamois.

« Défense de tirer, vous savez, camarade!
« C'est à la baïonnette, et ça se mange à part! »
Une salve d'obus acheva la tirade.
« Ventre à terre! faisons honneur à l'ambassade! »
La mort choisit les siens et la troupe repart.

3. *Qu'on les ôte!* Comme si c'était la chose la plus simple du monde.

6. C'est un zouave qui parle à son voisin.

9. On se jette *ventre à terre* pour échapper aux éclats d'obus; mais le zouave qui plaisante, feint qu'on se prosterne devant les projectiles, étranges ambassadeurs qu'envoie l'ennemi.

En vain, visant cent fois à la calotte rouge,
Le canon prussien tire à coups redoublés ;
Il crache en vain l'enfer contre ces endiablés,
Pas un coup de fusil ne part du champ qui bouge,
Et ces coquelicots s'avancent dans les blés.

O combats sans seconds ! O luttes sans pareilles
Vaincus dont la défaite a meurtri le vainqueur !
Tout à coup le clairon résonne à leurs oreilles !
Ils bondissent, légers comme un essaim d'abeilles ;
Et leur vol est terrible et leur dard frappe au cœur.

Et les voilà jouant de la crosse et du sabre,
Assommant, égorgeant, tuant... mourant aussi !
Arrachant du timon le cheval qui se cabre,
Et, vivaces danseurs de la danse macabre,
Jetant à pleins poumons leurs éternels lazzi.

Enfin la place est nette et les pièces sont prises.
Un silence profond suivit ce branle-bas ;
Mais, lorsqu'on fit alors l'appel des barbes grises,

13. Le mot métaphorique *cracher* est devenu le terme propre quand il s'agit des canons ; le feu qu'ils lancent a été souvent comparé au feu d'enfer ; mais *cracher l'enfer* est une expression inusitée jusqu'ici. Elle se rattache à l'idée contenue dans *endiablés*.

16. *Sans seconds*, expression très fréquente au XVII^e^ siècle. Combats tels qu'il n'en est pas d'autres, de seconds, qui leur ressemblent.

18. Le clairon qui donne le signal d'attaquer la batterie ennemie.

20. *Leur dard*, leur baïonnette.

24. *Danse macabre*, danse fantastique rêvée par l'imagination lugubre du moyen âge, où c'est la mort qui tient l'archet.

25. *Lazzi*, mot italien qui signifie plaisanterie.

O compte affreux, rempli de terribles surprises!
Ils étaient neuf, avec dix canons sur les bras.
« Ma foi, dit un sergent, la chose est assez drôle!
« Nous en rirons plus tard, quand nous aurons le temps. »
Puis passant prestement les fusils sur l'épaule,
Ramenant les chevaux avec des coups de gaule,
On les rattelle et puis : « En route, les enfants! »

Ils partirent. La nuit couvrait déjà la plaine;
Quelques sourds roulements grondaient encore au loin,
Et prouvant à leurs yeux la victoire certaine,
Tout au pied du coteau dans la gorge prochaine,
Le feu brillait déjà comme un joyeux témoin.

« Ce sont les compagnons qui nous taillent la soupe,
« Du diable si j'en vais donner ma part aux chiens! »
Il galope riant jusques au premier groupe :
« Hé! les amis! voyez ce qu'on amène en croupe! »
« *Wer'st da?* » dit une voix. C'étaient les Prussiens.

38. Leur donnant lieu de croire à la victoire, comme à une chose certaine.

45. *Wer'st da?* abréviation pour *Wer ist da :* Qui vive! Les zouaves croyaient trouver leurs camarades. Ils tombent, prisonniers, entre les mains des Prussiens.

XIV

OTHONIEL (*)

. . . . . .

8. Et le Seigneur, irrité contre Israël, le livra entre les mains de Khysânn, roi de Mésopotamie...

9. Mais ils crièrent vers le Seigneur, qui leur suscita un vengeur, Othoniel, fils de Cenès...

(LES JUGES, chap. III.)

I

Or, Khysânn étant roi de Mésopotamie,
Le Seigneur d'Israël lui livra les Hébreux :
Sous l'instinct réveillé l'âme était endormie ;
Or le blé qu'ils semaient ne poussa plus pour eux.

(*) Nous n'expliquerons pas les détails bibliques et les allusions historiques dont cette pièce est pleine, car, ainsi qu'on le devinera aisément, c'est notre propre histoire que, par une fiction permise, le poète a transportée au temps et au pays des Hébreux. Othoniel est le patriote idéal, à la fois héroïque et sage qu'il appelait de ses vœux en disant au deuxième poème de ce recueil : « *Dieu veuille un jour qu'un grand Français*, etc. » Quant aux hommes qui, aux vers 60, 66, 100, 121 de cette pièce, parleront aux Hébreux sous l'inspiration et selon l'esprit d'Othoniel, ils représentent l'âme même du peuple telle que l'auteur souhaiterait qu'elle fût, aussi prudente que résolue.

3. *L'instinct*, les appétits matériels de jouissance sous l'influence desquels la partie noble de l'âme s'endort.

II

Ce ne fut plus pour eux que les cuves de chêne
Remplirent leurs flancs noirs du jus noir des raisins;
Et, les troupeaux menés à la source prochaine
Ne paissaient plus pour eux sur les coteaux voisins.

III

Ils perdirent le droit viril des armes nobles;
A peine accordait-on à leurs bras sans joyaux,
Pour labourer leurs champs et planter leurs vignobles,
Le soc de la charrue ou le fer des hoyaux.

IV

Ainsi leur vie allait humble et désespérée.
Mais quatre ans de ce joug irritèrent les fronts,
Et, s'étant réunis aux portes de Pérée,
L'un d'entre eux se leva qui leur dit : « Nous souffrons!

V

« Nous souffrons, mais le Dieu qui nous fit ces jours mornes,
« Fit aussi ce serment qu'il n'a jamais trahi :
« L'épreuve aura son temps, le temps aura ses bornes! »
« Où donc est Othoniel qui vainquit Gelmaï? »

10. *Joyaux.* Chez les peuples antiques, en s'armant, on se parait d'ornements et de bijoux.

VI

Une voix répondit : « Othoniel vit encore,
« Il vit, et les grands bois poussent pour le cacher.
« Sa lance est enterrée au pied d'un sycomore,
« Et son glaive vainqueur dort au creux d'un rocher. »

VII

« Othoniel vit encor ! reprit la foule immense,
« Loué soit l'Eternel qui combat avec lui !
« Le mauvais jour n'est plus, un jour meilleur commence.
« Othoniel vit encor qui vainquit Gelmaï ! »

VIII

Et les douze tribus désignèrent douze hommes;
Et l'homme de Lévi dut parler seul pour tous :
« Dis-lui que s'il est las de souffrir, nous le sommes,
« Et qu'on vaincra par lui s'il veut lutter pour nous. »

IX

Les douze messagers partirent le soir même.
Et sous les bois profonds leurs pas couraient douteux.
Quand un matin — c'était déjà le quatrième —
De grands lévriers roux bondirent devant eux.

25. *Othoniel vit encor!* Dites ces mots d'un ton de surprise joyeuse.

34. *Douteux*, parce qu'ils n'étaient pas bien sûrs de la route à suivre.

X

Or ceci se passait au lieu dit du Message.
De lourds blocs de granit resserraient le chemin,
Et sur le haut d'un roc qui gardait le passage,
Était un homme, et l'homme avait un arc en main.

XI

A demi nu, couvert de quelques peaux de bête,
Ayant avec sa barbe, et sous ses longs cheveux,
L'air hautain des guerriers, l'air calme des prophètes,
Il s'avança, faisant un geste impérieux.

XII

Les douze messagers, touchant du front la terre :
« Le jour est arrivé; le temps est révolu.
« Béni soit Jéhovah! Gloire à Dieu notre Père!
« Othoniel d'Ahalab, fils de Cénès, salut!

XIII

« Israël nous envoie; Israël souffre et pleure.
« Et, des terres de Gad aux terres de Joseph,
« Tous les hommes debout n'attendent que ton heure.
« Les veux-tu pour soldats? ils te veulent pour chef. »

XIV

Mais secouant la tête avec un air de doute,
Se retournant déjà du côté des forêts,
Et rappelant ses chiens, et reprenant sa route,
Othoniel répondit : « Non! vous n'êtes pas prêts. »

XV

Les envoyés ayant rapporté ces paroles,
La douleur accabla les enfants d'Israël ;
Et c'était des cris fous, c'était des plaintes folles,
Quand l'un d'entre eux, plus sage : « Écoutons Othoniel.

XVI

« La voix du Dieu vivant nous parle par sa bouche.
« Haïr est peu ; gémir n'est rien ; crier n'est pas ;
« Il faut l'effort qu'on voit, il faut le but qu'on touche,
« Nous qui voulons un chef, faisons-lui des soldats. »

XVII

Et celui qui parlait ainsi fut trouvé sage.
« C'est vrai que nous étions trop prompts et trop ardents,
« Que la haine n'est rien, que ce n'est rien la rage ;
« Armons-nous en silence et laissons faire au temps. »

XVIII

Et des plaines d'Hermath jusques aux monts d'Argile,
Des rives du Jourdain aux torrents de Gazer,
Dès que du ciel éteint tombait la nuit tranquille,
Les grands feux s'allumaient, où se forgeait le fer.

62. *Gémir n'est rien, crier n'est pas*, c'est-à-dire gémir et crier sont choses inutiles.

XIX

Enfin, quand huit saisons ayant changé la terre,
Les lis refleurissaient pour la deuxième fois,
Sous l'habit de voyage ayant l'arme de guerre,
Les douze messagers revinrent aux grands bois.

XX

Celui que l'on cherchait fut rencontré sans peine,
Il était à genoux, près du ruisseau d'argent,
Aiguisant le fer gris de sa lance d'ébène,
Et son glaive d'acier brillait sur le sol blanc.

XXI

« Père, dit le lévite heureux de ce présage ;
« Les serments faits par Dieu seront-ils confirmés ?
« L'esclave verra-t-il la fin de l'esclavage ?
« Est-ce t'avoir compris que de nous être armés ? »

XXII

— Othoniel rajustait sa lance sans rien dire. —
« O Père ! prends pitié de tes fils aux abois !
« Sois bon pour nous sauver, sois fort pour nous conduire :
« Rends-nous nos champs, rends-nous nos blés, rends-nous nos bois !

74. Au bout de deux ans.

XXIII

« Rends-nous les longs sommeils paisibles sous la tente,
« Les longs repas du soir sous le ciel transparent,
« Et qu'Israël, vêtu de sa pourpre éclatante,
« Lave son front guéri dans les eaux du torrent. »

XXIV

— Et, sans voir que ces mots irritaient sa colère, —
« Nous aurions le repos si tu nous délivrais ;
« Si tu nous délivrais, nous n'aurions plus la guerre ! »
Othoniel répondit : « Non ! vous n'êtes pas prêts. »

XXV

Cette fois la fureur dépassa la surprise,
Les hommes d'Israël crièrent : « Trahison !
« Aux armes, quoi qu'il fasse, au combat, quoi qu'il dise ! »
Mais l'un d'entre eux encore : « Othoniel a raison.

XXVI

« Corrompus jusqu'à l'âme, amollis jusqu'aux fibres,
« L'élan durerait peu, nous eût-ils faits vainqueurs ;
« Fussions-nous délivrés, nous ne serions pas libres ;
« Nos bras se sont armés, sachons armer nos cœurs. »

102. *Nous eût-il faits...* Même s'il nous eût faits vainqueurs.

XXVII

Et ceci fut compris de tous, et tous se turent,
Et chacun retourna pensif à ses travaux.
Mais pendant les deux ans qui suivirent, ce furent
Des cœurs renouvelés dans des hommes nouveaux.

XXVIII

Et dans tout Israël régnait un calme auguste ;
Et quand on se croisait le soir par les sentiers,
Si l'un disait : « Sois prêt ! » l'autre disait : « Sois juste ! »
Et l'œuvre de salut dura deux ans entiers.

XXIX

Or, quand ce fut le jour de célébrer la Pâque,
Le peuple se rendit aux lieux accoutumés ;
Mais, comme l'on pouvait s'attendre à quelque attaque,
Les hommes vinrent seuls, et tous vinrent armés.

XXX

Ils s'assirent, formant un cercle autour des flammes.
Et sous tous les propos et dans tous les discours,
Quand les lèvres montraient à nu le fond des âmes,
L'espoir perçait parfois, le repentir toujours...

117. *Autour des flammes*, les feux qu'on allume la nuit dans les campements.

XXXI

« Ah! quand nous tenterons l'œuvre de délivrance,
« Si, nous étant faits forts, Dieu nous fait triomphants,
« Que l'épreuve, du moins, serve d'expérience,
« Et laissons notre exemple à suivre à nos enfants!

XXXII

« Soyons les artisans virils des fortes tâches;
« Ne soyons plus ceux-là que tous montraient au doigt,
« Qu'on a pu trouver fous, qu'on a dû croire lâches,
« Et qu'un sceptre étranger remettrait sous sa loi.

XXXIII

« Prévoyons les combats, sans rêver de conquêtes;
« Sachons, gardant la paix, goûter la liberté;
« Et qu'aucun fol orgueil ne chasse de nos têtes
« Si ces choses-là sont, que d'autres ont été. »

XXXIV

Or ils étaient là tous, parlant dans la nuit sombre,
Ceux d'Azer au front noir, ceux de Gad à l'œil bleu,
Ruben, grand par le cœur, Juda, fort par le nombre :
Or ce qui se dit là fut entendu de Dieu.

132. *Ces choses-là :* désigne notre relèvement futur; *d'autres,* notre amoindrissement d'aujourd'hui.

XXXV

Et, — comme si cette ombre eût surgi de ce rêve, —
Rejetant le manteau qui leur cachait ses traits,
Ayant le casque au front, ayant en main le glaive,
Othoniel, se levant, leur dit : « Vous êtes prêts! »

XV

EN AVANT !

Le tambour bat, le clairon sonne ;
Qui reste en arrière ?... Personne !
C'est un peuple qui se défend.
En avant !

Gronde canon, crache mitraille !
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant !
En avant !

Le chemin est fait : qu'on y passe !
Qu'on les écrase, qu'on les chasse !
Qu'on soit libre au soleil levant !
En avant

6. *Bûcherons.* Le canon, la mitraille sont comparés aux bûcherons, parce qu'ils coupent, taillent, font des vides dans les rangs ennemis, comme les bûcherons dans la forêt.

Allons! les gars au cœur robuste,
Avançons vite et visons juste,
La France est là qui nous attend.
En avant!

Leur nombre est grand dans cette plaine :
Est-il plus grand que notre haine?
Nous le saurons en arrivant.
En avant!

Leurs canons nous fauchent! Qu'importe?
Si leur artillerie est forte!
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant!

Où nous courons? où l'on nous mène?
Et si la victoire est prochaine,
Nous le saurons en la trouvant.
En avant!

En avant! tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le Pays en sort vivant.
En avant!

13. *Gars*, se dit surtout en Bretagne et désigne ici les jeunes combattants.

15. La France espère en nous et attend le résultat de notre courage.

17. Le nombre des ennemis.

31. Le pays en danger étant défendu par le courage de ceux qui tombent, on peut dire, par une image, qu'il sort vivant de leur tombe.

XVI

FRAGMENT

Il fait nuit ; la diane a sonné, tout s'éveille ;
Les hommes sont sortis des tentes qu'on abat ;
La soupe est sur le feu, le vin dans la bouteille,
Et, chantant et riant à la flamme vermeille,
Ces diables de Français commencent leur sabbat :
C'est le joyeux lever d'un matin de combat.

Pourtant nos ennemis, qu'aucun feu ne dévoile,
Ont entendu, muets, ces cris qu'ils ont comptés ;
Ils ont compté la veille, aux blancheurs de la toile,
Combien d'hommes campaient dans ces immensités.
Dans nos feux de bivouac ils comptent chaque étoile ;
Et leurs ordres sont pris, et leurs plans arrêtés.

1. *La diane.* On nomme ainsi la sonnerie du réveil.

2. On lève le camp, on ploie les tentes.

5. *Sabbat.* A part son acception historique et religieuse, ce mot signifie tapage. Racine a dit, dans *les Plaideurs* :

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte !

Mais eux, combien sont-ils, les Prussiens? — On l'ignore.
Personne ne le cherche et n'a l'air d'y songer.
On chante dans la nuit, on se bat à l'aurore;
Et, sans savoir par où l'assaut va s'engager,
On sait que les Français sont des Français encore,
Et qu'ils se tourneront du côté du danger.

— C'est ainsi que se perd, grande et presque admirable,
Sous cet orgueil léger, la valeur du pays;
C'est ainsi que la faute en remonte implacable
Des soldats mal guidés aux chefs mal obéis;
C'est ainsi que des fous, que leur folie accable,
Disent : Dieu n'est pas juste et l'on nous a trahis !

24. Au vers 22, le poète a partagé la responsabilité entre les soldats et les chefs de la dernière guerre. Mais rien ne saurait assez flétrir la stupide et criminelle facilité avec laquelle bien des gens du peuple criaient à la trahison pour se dispenser de combattre.

XVII

LE CLAIRON

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant.
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur;
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits,
Quand enfin le cri se jette :
« En marche! A la baïonnette! »
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

13. *La fête*, la marche à l'ennemi. Bien des fois dans ce recueil, l'idée du combat a été alliée à celle de la fête.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

41. *Ardente,* dans laquelle il sonne avec ardeur.

XVIII

LE LACHE ET LE BRAVE

LE LACHE

. . . . . .

Je ne veux pas subir ma part des jours mauvais
Que, dans leur lâcheté, nos pères nous ont faits.

LE BRAVE

Depuis quand ose-t-on séparer l'héritage ?
Les maux de la Patrie incombent en partage
A tous ceux-là qui, tous, avaient part à ses biens.
Si vos pères s'en sont montrés mauvais gardiens,
Il en est du devoir comme de la fortune ;
De père en fils l'honneur est un, la dette est une.
Et pour l'acquitter toute en vous affranchissant,
S'il faut de l'or, payez ! mourez, s'il faut du sang !

3. *Séparer l'héritage*, prendre la part avantageuse et refuser la part onéreuse de l'héritage.

LE LACHE

. . . . . .

Heureux ceux qui sont nés dans des temps moins troublés

LE BRAVE

Oui, certe, heureux ceux-là dont la patrie est libre;
Qui trouvent en naissant le monde en équilibre,
Et dont les premiers pas les portent sans détours
De leurs calmes devoirs à leurs calmes amours!
Heureux ce peuple en joie et ce pays en fête!
Mais ce n'est plus pour nous que cette vie est faite,
Ton regret le dit mieux que tout raisonnement :
Le temps où nous vivons veut qu'on vive autrement.
C'est le temps des efforts virils, des cœurs sublimes :
Qui va compter les morts ou chercher les victimes,
Quand le salut d'un peuple est là qui se débat?
Qui donc pense à choisir son poste de combat?

. . . . . .

XIX

ENTHOUSIASME

Le soleil est triste et neigeux :
Invoquant sa clarté jalouse,
Dans un parc, sur une pelouse,
Les Turcos ont placé leurs feux.

Et le bûcher est fantastique,
Et sur leurs manteaux pour tapis,
Psalmodiant leurs chants d'Afrique,
Les Arabes sont accroupis.

Ils sont là, graves, immobiles,
Tendant les mains vers cet éclair;
Pauvres nègres! pauvres Kabyles!
La France est froide cet hiver.

1. *Neigeux*, voilé par la neige qui est dans l'air.

La flamme monte, se ravive ;
Leurs yeux brillent, joyeux miroirs :
Et les torrents de pourpre vive
Vont ruisselant sur les fronts noirs.

Dans son château, de sa fenêtre,
Notre hôtesse les aperçoit.
Laide, à coup sûr, jeune... peut-être.
Notre hôtesse est tout en émoi,

Et se penchant, les yeux humides,
Vers le capitaine qui dort :
« Ah ! monsieur, quels hommes splendides
« Que ces enfants du soleil d'or ! »

Le capitaine se réveille :
« Splendides, madame. — Est-ce pas ?
« Puis ces poses, quelle merveille !
« Ils sont artistes, ces soldats !

« — Artistes en diable, madame.
« — Et ce grand feu, comme il est fait !
« Ils ont le secret de la flamme !
« — En effet, madame, en effet !

« — Tenez, les voilà qui s'élancent.
« Qui raniment leurs feux... et puis...
« Jesus-Maria, mais c'est qu'ils dansent !
« Oh ! ces Turcs sont inouïs !

« Ces beaux chants, cette ronde ardente,
« Tout cela vous trouble à l'excès,
« Et l'on pense à l'enfer du Dante,
« N'est-ce pas, monsieur? — J'y pensais.

« — On leur donne ce bois, sans doute !
« — Pas le moins du monde. — Ah ! vraiment :
« Ils le ramassent sur la route ?
« — Encor moins, madame. — Comment?

« Mais alors... c'est mon bois qu'on brûle !...
« Mais ils me volent mes fagots !
« Mais ils n'ont ni foi ni scrupule !...
« Ce sont des bandits, vos Turcos ! »

39. *L'enfer du Dante.* Dans ce poème du Florentin Dante (1265-1321), les cercles infernaux sont décrits avec une richesse pittoresque qui parfois va jusqu'au terrible.

41. L'interlocutrice saute brusquement d'une idée à une autre.

44. L'enthousiasme de la dame tombe, dès qu'elle apprend que ce spectacle pittoresque qu'elle admirait lui coûte quelque chose.

XX

MONSIEUR LE HULAN

ET LES TROIS COULEURS

CONTE DE NOEL (*)

(Dédié aux tout petits.)

I

Ceci, mes enfants, n'est pas une fable.
Ou le rossignol qui me l'a conté
Est bien le menteur le plus effroyable
Qui du ciel sur terre ait jamais chanté :
D'ailleurs, lorsque vous m'aurez écouté,
Vous verrez que rien n'est moins incroyable.

(*) Ce conte a été dit par M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française, à une des fêtes qui, chaque année, le jour de Noël, réunissent autour d'un sapin d'Alsace les Lorrains et Alsaciens résidant à Paris.

4. On voit que c'est en plaisantant que l'auteur a pu dire : *ce n'est pas une fable.*

6. Ce vers veut être dit légèrement et de l'air de quelqu'un qui n'est pas convaincu.

II

Voici donc, sauf l'air et sauf le refrain,
Ce que l'oiselet dit en son langage :
Ceci se passait dans un bon village
Peut-être alsacien, peut-être lorrain,
Tous les deux peut-être, en tous cas, je gage,
Près de la Moselle et non loin du Rhin.

III

La nuit de Noël brillait radieuse,
Et sous tous les toits, dans tous les foyers,
Les petits enfants bénis et choyés
Dormaient le sommeil de l'enfance heureuse,
Non sans avoir mis d'une main pieuse
Près des gros chenets leurs petits souliers.

IV

Qu'y trouveront-ils?... le bon Dieu s'en doute,
Et les chers dormeurs le sauront demain,
Car, lorsque minuit sonnait sous la voûte,
Le petit Jésus s'est mis en chemin,
Ayant décroché pour y voir en route
Une étoile d'or qu'il tient à la main.

16. Dormir est ordinairement neutre. On ne dirait pas *dormir le sommeil*, mais on peut très bien dire *dormir le sommeil de l'enfance heureuse*. Bossuet a dit déjà : *Dormez votre sommeil, grands de la terre !*

24. *Qu'il tient à la main*, comme on tient une lanterne.

V

Le petit Jésus marche vite, vite:
Il a tant à faire un jour de Noël,
Il est tant d'enfants qu'il faut qu'il visite...
Mais bientôt chacun a son lot tel quel ;
Le petit Jésus regagne son gîte,
Raccroche l'étoile et retourne au ciel.

VI

Or, le lendemain, lorsque vint l'aurore,
Les petits souliers près des gros chenets
Renfermaient chacun un nœud tricolore.
Et tous les bambins d'une voix sonore :
« O chères couleurs, je vous reconnais! »
Et voilà les nœuds piqués aux bonnets.

VII

Et voilà déjà que sur la grand'place
La bande joyeuse accourt follement :
« Voyez, grand papa! voyez, grand'maman! »
Grand papa sourit, grand maman embrasse.
Était-ce en Lorraine? était-ce en Alsace?
C'était en pays ami sûrement.

28. Tel qu'il se trouve, plus ou moins beau.

VIII

Mais tout en allant parés de la sorte,
Ils passent devant un vieux cabaret;
Monsieur le Hulan fume sur la porte
A califourchon sur un tabouret.
Est-ce sa monture ou lui qui s'emporte?
Mais il fait un bond et tombe en arrêt.

IX

Monsieur le Hulan n'est pas de la fête;
Il lève le poing tout prêt à frapper,
Car ces trois couleurs qu'il défend qu'on mette
Et que du cœur même il veut extirper,
Tous ces bambins-là les ont sur la tête.
Monsieur le Hulan la leur fait couper.

X

Puis, clopin-clopant, comme un canard ivre,
Fier de son exploit qu'il trouve divin,
Monsieur le Hulan se dirige enfin
Vers l'affreux taudis où, tout seul à vivre,
Monsieur le Hulan que la gloire enivre,
S'enivre encor plus de bière et de vin.

XI

Il va titubant, selon son usage,
Quand sur le chemin et juste au milieu,

Une femme est là qu'il heurte au passage.
Monsieur le Hulan l'examine un peu;
Mais oui, ces yeux bleus; oui, ce blanc visage,
Cette lèvre rouge enfin... Oui! Par Dieu!

XII

Ce sont les couleurs qu'il défend qu'on garde!
Et plus il médite et plus il regarde,
Et mieux il comprend qu'on veut le railler.
« Ce visage-là n'est qu'une cocarde! »
Et la pauvre femme a beau supplier,
Monsieur le Hulan la fait fusiller.

XIII

Mais tous ces tombeaux sont fermés à peine,
Que voici surgir du sol par centaine
Des bluets, des lis, des coquelicots;
C'est comme un drapeau qui couvre la plaine,
Monsieur le Hulan en hurle de haine
Et fait apporter un cent de fagots.

XIV

Il n'en laissera ni tête ni queue.
« Ah! chiennes de fleurs, vous allez chauffer!
« Et quant aux couleurs qui croient triompher!... »
Mais voici que, haute à voir d'une lieue,
La flamme montait rouge, blanche et bleue.
Monsieur le Hulan la fit étouffer.

70. *Une cocarde*, puisqu'il a les trois couleurs, yeux bleus, teint blanc, lèvre rouge.

XV

La flamme est éteinte et plus rien ne bouge,
Seule, la fumée... O spectre odieux!
La fumée aussi dans l'azur des cieux,
Monte en flocons blancs vers le soleil rouge...
Monsieur le Hulan s'enfuit dans son bouge,
Se couche à plat ventre et ferme les yeux.

XVI

Et comme il comprend que gens, ciel et terre,
Tout contre lui seul semble conspirer;
Que ces trois couleurs dont il s'exaspère
Brilleront toujours pour l'exaspérer;
Monsieur le Hulan fait... ce qu'il doit faire,
Monsieur le Hulan se fait enterrer.

XVII

Or, à l'instant même où la chose est faite,
Tout se rétablit comme de raison :
Les petits enfants ramassent leur tête,
La femme aux yeux bleus rentre à la maison,
Et du haut des cieux le bon Dieu leur jette
Du bonheur tout plein, des fleurs à foison.

87 et 88. Remarquez les trois mots : azur, blanc, rouge.

XVIII

Ici, mes enfants, finit cette histoire
Dont le rossignol fut le chroniqueur.
Était-il sincère? Était-il moqueur?
Parlait-il en rêve ou bien de mémoire?
Je laisse à chacun, dans son petit cœur,
Le soin de juger ce qu'il faut en croire.

Noël, 1881.

XXI

BONNE PERSONNE!

J'allais sur la grande route,
Langoureusement distrait,
Quand, de la céleste voûte,
Le soleil, il disparaît.
Rentrons, dis-je, l'heure en sonne.

Car, enfin, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Quelqu'un m'insulte dans l'ombre.
Répondre ? C'était commun,
Puis je n'étais pas en nombre :
Car j'étais tout seul contre Un !
Je fuis. L'autre, il m'environne.

5. L'heure de rentrer.

Cadédis ! vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Mais quoi ! cet homme sauvage,
Voyant que je ne dis rien,
M'envoie un sable au visage,
Passe son pied dans le mien,
Me renverse, se cramponne.....

Hé, pauvre ! vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Il se cramponne et puis, preste !
Sans demander oui ni non,
Me prend mon gilet, ma veste
Et jusqu'à mon pantalon :
Or, nous étions fin automne.

De certes, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Nonobstant, le sang me monte,
Je me retourne et, ma foi,
On a parfois l'âme prompte,
Je lui dis : « Monsieur !.. j'ai froid. »
Écoutez comme il raisonne.

Est-ce pas ! vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups?

Eh bien ! voyez comme il cause !
Il me dit, sans marchander :
« Quand on tient à quelque chose,
On se bat pour le garder. »
Ce lâche, je le soupçonne,

Avait appris comme vous,
Qu'était très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

43 et 44. Ces deux vers sont la morale de ce petit récit comique.

XXII

LES FEMMES DE MURCIE

En ce temps-là, vers l'an sept cent dix du Messie,
Ayant Abd-el-Aziz ben Mouça pour émir,
Les Arabes faisaient le siège de Murcie :
Les Goths d'Espagne avaient pour chef Téodomir.

Or, des murs de Tolède aux murs de Carthagène,
On voyait sur la croix resplendir le croissant,
Et par cinq ans entiers de résistance vaine
L'Espagne était à bout de forces et de sang.

Seule encore, Murcie arrêtait la conquête.
Téodomir, forçant les Sarrazins surpris,
Avait su rallier, au soir d'une défaite,
Dans la ville en ruine une armée en débris.

1. Lorsque Murcie fut assiégée par les Arabes, les combattants ayant tous péri, les femmes les remplacèrent aux remparts.

Abd-el-Aziz avait souri de l'entreprise :
Ses Arabes étaient plus nombreux douze fois;
Un seul assaut d'une heure et Murcie était prise...
Et Murcie en trois jours en eut repoussé trois.

Car ces vaincus étaient d'invincible nature
Sachant, si près que soit le glaive menaçant,
Qu'une trop prompte paix fait la honte qui dure,
Et que l'honneur d'un peuple est plus cher que son sang.

Pourtant elles étaient terribles les batailles.
On en tuait pourtant de ces chiens de chrétiens;
Mais toujours leurs soldats couronnaient les murailles,
Et jamais leurs créneaux ne restaient sans gardiens.

Après trente longs jours de défense tenace,
Abd-el-Aziz songeur ne savait que penser :
« Ils ne sont pas en tout trois mille dans la place,
« Où prennent-ils le sang que je leur fais verser ? »

Tharick, son lieutenant, lui dit : « Ces gens qu'on tue,
« Se font tuer, seigneur, sûrs qu'il leur faut mourir,
« Mais promets-leur la vie, et Murcie est rendue. »
Abd-el-Aziz lui dit : « Tu peux la lui offrir. »

Tharick revint bientôt : « Je m'étais trompé, maître,
« C'est trop peu que la vie à ce peuple indompté;
« La liberté, voilà ce qu'il faut leur promettre. »
Et l'émir dit : « J'accorde aussi la liberté. »

29. *Tharick*. C'est avec ce nom qu'est formé le nom de pays Gibraltar : *Djebel-el-Tharick*.

Pour la seconde fois, Tharick ne tarda guère :
« Maître, ces obstinés ont la folie au front ;
« Ils exigent de nous les honneurs de la guerre.
« Par Mahom ! dit l'émir, c'est la mort qu'ils auront. »

Mais avant d'ordonner ce dernier holocauste,
L'émir fit à cheval le tour de leurs remparts ;
Les Espagnols armés étaient tous à leur poste
Et les lances d'acier brillaient de toutes parts.

Tharick, qui l'escortait, mordant sa barbe grise :
« Des vainqueurs comme nous sont assez glorieux
« Pour que, sans amoindrir notre part déjà prise,
« Nous rendions quelque honneur à des vaincus comme eux.

« D'autant que si la lutte est ce que tout l'annonce,
« Nous perdrons bien du temps, bien des hommes, ici...
« Si j'allais leur porter une bonne réponse ? »
Abd-el-Aziz, lassé, lui répondit : « Vas-y. »

Une heure après, Murcie ouvrait sa lourde porte.
Le cortège avançait silencieux, hautain ;
Téodomir marchait en tête sans escorte,
Blessé. — Devant l'émir il s'arrêta soudain.

« Sultan vainqueur, dit-il, vois-tu qui m'accompagne ?
« Vois-tu ces longs cheveux ? Vois-tu ces faibles mains ?
« Les femmes de Murcie ont défendu l'Espagne,
« Donnant aux hommes morts ces vengeurs surhumains. »

41. *Holocauste*, proprement, sacrifice d'une victime brûlée sur un autel, ici synonyme de massacre.

— Les cœurs de vrais soldats aiment les grandes âmes.
Abd-el-Aziz, frappé de respect, s'inclina :
« Ma coutume n'est pas de dépouiller les femmes,
« La ville de Murcie est à vous, gardez-la. »

C'est ainsi que vers l'an sept cent dix du Messie,
Abd-el-Aziz, le sage et glorieux émir,
Octroyait un royaume aux femmes de Murcie,
Et les femmes prenaient pour roi Téodomir.

XXIII

LE SOLDAT! (*)

Dans la France, que tout divise,
Quel Français a pris pour devise
Chacun pour tous, tous pour l'État?
* Le Soldat.

(*) M. Michel Bréal, professeur de grammaire comparée au Collège de France, dans une conférence faite le 28 août 1878 aux instituteurs délégués à l'Exposition universelle, remarquait combien peu de choses ont été écrites pour les enfants, et cherchait, chez des esprits d'élite, des inspirations qui s'adressent à la fois à ce qu'il y a de plus élevé dans la nation et à ce qu'il y a de plus simple, l'enfant. Il nommait le livre de M. Paul Déroulède et citait en entier cette pièce.

4. Ce vers est la réponse à la question posée dans les trois premiers. Il revient, comme un refrain de chanson, à la fin de chaque strophe.

Dans nos heures d'indifférence,
Qui garde au cœur une espérance
Que tout heurte et que rien n'abat ?

Le Soldat.

Qui fait le guet quand tout sommeille,
Quand tout est en péril qui veille,
Qui souffre, qui meurt, qui combat ?

Le Soldat.

O rôle immense ! O tâche sainte,
Marchant sans cris, tombant sans plainte,
Qui travaille à notre rachat ?

Le Soldat.

Et sur sa tombe obscure et fière,
Pour récompense et pour prière
Que voudrait-il que l'on gravât ?

Un Soldat.

7. Dans ce vers, *et* a le sens de *mais :* Tout heurte l'espérance, mais rien ne l'abat.

18. Comme récompense de sa vie donnée à la patrie et pour toute formule de prière.

XXIV

COLLOQUE

LE CAPITAINE ET LE CONSCRIT

LE CAPITAINE

Viens çà, conscrit, qu'on t'examine.
D'où viens-tu? quel est ton état?
Sais-tu l'honneur qu'on te destine?
Connais-tu ce mot : « Discipline? »
Comprends-tu ce titre : « Un soldat? »
Mais ne fais pas si triste mine,
Voyons, viens çà, qu'on t'examine.
D'où viens-tu? Quel est ton état?

LE CONSCRIT

Ma foi, monsieur le capitaine,
Moi, je suis vigneron chez nous;
Mon chez nous c'était la Touraine;
Je vivais là, sans peur ni peine,

1. *Viens çà*, ancienne manière de parler, pour *viens ici*.

Aimant chacun, aimé de tous...
Et puis voilà que l'on m'emmène.
Et moi, monsieur le capitaine,
Moi, je suis vigneron chez nous.

LE CAPITAINE

Qu'a donc la chose qui t'étonne?
Que vois-tu là qui soit mauvais ?
Quel que soit le nom qu'on vous donne,
Tourangeaux, Picards, Béarnais,
L'armée est la grande patronne
Qui vous baptise tous Français.
Qu'a donc la chose qui t'étonne ?
Que vois-tu là qui soit mauvais?

LE CONSCRIT

Mais, j'y vois de mauvais la guerre,
La guerre qui ne me plaît point,
Le danger qui ne me plaît guère.
Quand le pauvre fils de ma mère
Vivait paisible dans son coin,
La France en fait un militaire...
Ah ! j'y vois de mauvais la guerre,
La guerre qui ne me plaît point !

17. *La chose.* Il s'agit de l'enrôlement du Tourangeau qui ne demandait qu'à continuer de vivre « sans peur ni peine » dans son pays.

LE CAPITAINE

Ainsi, voilà leur espérance!
Voilà pourquoi le cœur leur bat.
Parlez-leur haine et délivrance,
Il s'agit bien de tout cela :
Plus de guerre ! plus de combat !...
Que ne disent-ils, plus de France !
Ainsi, voilà leur espérance,
Voilà pourquoi le cœur leur bat.

Ah ! front étroit, pauvre cervelle,
Qui n'as rien compris, ni rien vu,
Qui, lorsque le pays t'appelle,
Marchande ton sang de vaincu !
La guerre te déplaît, dis-tu,
Et l'invasion te plaît-elle ?
Ah ! front étroit, pauvre cervelle,
Qui n'as rien compris, ni rien vu !

LE CONSCRIT

Mais ne peut-on livrer bataille
Sans que nous allions aux combats ?
N'avez-vous pas d'autres soldats ?
Ma vigne a besoin qu'on la taille,

33. Le capitaine ne répond pas au conscrit, il se livre à ses réflexions.

44. *Ton sang de vaincu.* C'est lorsqu'on appartient à une nation vaincue qu'il est le moins permis de marchander son sang.

Mon père se fait vieux là-bas.
Ah ! pourquoi diable ai-je la taille?
Ne saurait-on livrer bataille
Sans que nous allions aux combats ?

LE CAPITAINE

Sais-tu que ce que tu regrettes,
C'est le temps où tu n'étais rien,
Où, ni soldat, ni citoyen,
Du festin n'ayant que les miettes,
Sans devoir, sans droit, sans soutien,
Le servage courbait vos têtes.
Sais-tu que ce que tu regrettes,
C'est le temps où tu n'étais rien ?

Prends garde, paysan, prends garde !
C'est un honneur que de servir,
Le jour où, voulant t'affranchir,
Le pays s'est mis sous ta garde,
Il a cru noblement agir ;
Porte noblement sa cocarde,
Ou sinon, paysan, prends garde !...
C'est un honneur que de servir.

LE CONSCRIT

Mon bon monsieur le capitaine,
Ne vous fâchez pas pour cela,

54. *La taille*, la hauteur de taille nécessaire pour n'être pas exclu du service militaire.

58. Le temps d'avant la Révolution.

Je parle comme on me parla ;
J'ai mal dit, la chose est certaine,
Mais j'ignorais tous ces mots-là.
Pour savoir, il faut qu'on apprenne.
Mon bon monsieur le capitaine,
Ne vous fâchez pas pour cela.

LE CAPITAINE

Approche ici, que l'on t'instruise,
Lis ces deux mots sur cette croix :
— Patrie, Honneur, — c'est la devise.
Ce sont tes devoirs et tes droits,
Et ce vieux drapeau que tu vois,
C'est la robe de la payse.
Approche ici que l'on t'instruise,
Lis ces deux mots sur cette croix.

LE CONSCRIT

A vous parler sans menterie,
Je ne suis pas un grand docteur ;
Je n'ai jamais lu de ma vie,
Peut-être est-ce là le malheur,
Et qu'en comprenant la Patrie,
J'aurais compris aussi l'Honneur.
Mais à parler sans menterie,
Je ne suis pas un grand docteur.

93. Et peut-être qu'en comprenant...

LE CAPITAINE

Que n'as-tu su plus tôt le dire ?
Je t'aurais pardonné plus tôt !
La grande école du Drapeau
Saura te former et t'instruire.
Conscrit, nous t'apprendrons à lire,
Mal d'ignorant n'est pas défaut.
Que n'as-tu su plus tôt le dire ?
Je t'aurais pardonné plus tôt !

XXV

LIBRES ! (*)

Les loups ont hurlé, les vautours ont faim.
Oh ! comme la terre est rouge où nous sommes !
Le vent siffle et crie au creux du ravin !
En selle, mes fils ! en guerre mes hommes !
Les loups ont hurlé, les vautours ont faim.

O mon cavalier, la course est lointaine,
Si le ciel est bleu, l'horizon est noir.
Il te faut aller jusqu'où va la haine,
Et la haine ira tant qu'ira l'espoir.
O mon cavalier, la course est lointaine.

(*) Ce chant de guerre est extrait de l'*Hetman*, drame patriotique de Paul Déroulède.

5. Toute la nature semble s'associer à ce qui va se passer et souhaiter le combat.

9. Tant qu'on espérera vaincre on haïra l'ennemi.

Pique à ton bonnet ce rameau béni,
Le Dieu des combats veille sur qui l'aime,
Quand le lâche meurt, il se croit puni,
Mais la mort du brave est l'honneur suprême.
Pique à ton bonnet ce rameau béni.

Et gloire à ceux-là que rien n'épouvante,
Qui, tombés vainqueurs, sont morts réjouis !
Leur perte qu'on pleure est un deuil qu'on chante.
O grands cœurs, ils sont l'âme d'un pays.
Gloire à tous ceux-là que rien n'épouvante !

Qu'importent les morts ! la Liberté vit.
Un peuple est sauvé, la Patrie est grande ;
Ne mesurons pas la perte à l'offrande,
C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit.
Qu'importent les morts ! la Liberté vit !

11. *Ton bonnet.* L'action se passe en Pologne et le bonnet est une des pièces du costume local.

18. *Un deuil qu'on chante.* Il se mêle une je ne sais quelle joie à la douleur avec laquelle on pleure ceux qui sont bien morts.

XXVI

SUR CORNEILLE (*)

O France, écoute bien celui-là, c'est Corneille !
Un autre est orateur, poète, historien ;
Il te forme l'esprit ou te charme l'oreille,
Celui-là, c'est Corneille ! ô France, écoute bien !

Et si tu veux reprendre et retrouver ta force,
Si tu veux te guérir du coup qui t'ébranla,

(*) Stances dites au Théâtre-Français, par M. Coquelin, le 6 juin 1872, jour anniversaire de la naissance du grand poète dramatique Pierre Corneille, né le 6 juin 1606, mort en 1684.

3. Les vers de Corneille font mieux encore que former l'esprit ou charmer l'oreille, ils élèvent en haut les cœurs. Personne n'a, avec une force plus entraînante que lui, parlé de l'honneur et du dévouement à la patrie. M. D. Nisard a écrit : « Le jour où le grand Corneille cesserait d'être populaire sur notre théâtre, ce jour-là nous aurions cessé d'être une grande nation. »

Aspire cette sève au cœur de ton écorce ;
Sinon, vieil arbre mort, les bûcherons sont là !

Plus d'un l'a beaucoup dit que l'on n'écoutait guère :
Avant d'être abattu, ce peuple est abaissé ;
Il méconnaît la gloire ; il désapprend la guerre...
Hélas ! nous étions un contre trois ! — Je le sai.

Mais nous ne croyions plus au cri du vieil Horace,
Mais, s'il fût des vaillants qui l'ont osé jeter,
Un groupe de héros n'en refait pas la race,
Et c'est un pauvre peuple où l'on doit les compter !

Le même sang pourtant coule bien dans nos veines,
L'air que nous respirons traverse bien nos bois,
Les vins de nos coteaux et les blés de nos plaines
Mûrissent bien encore au soleil d'autrefois.

Oui, cette terre ardente, et diverse, et fertile,
Bonne à tous les produits, prête à tous les essais,

7. C'est une image. Ainsi que le vers suivant le montrera, le pays est assimilé à un arbre en danger de mourir si la sève vient à lui manquer. C'est précisément cette sève que des vers comme ceux de Corneille font couler dans les âmes.

8. On comprend de quels bûcherons le poète veut parler.

10. C'est parce qu'il était abaissé que le pays était abattu.

13-14. On sait que le vieil Horace, un héros de Corneille, furieux d'apprendre que son fils a demandé grâce dans un combat, comme on lui dit :

« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? »

n'hésite pas à répondre :

« Qu'il mourût ! »

15. *Groupe* est opposé à *race*. Ce n'est pas un petit groupe, c'est toute une race d'âmes héroïques qu'il faut à la France.

16. C'est un pauvre peuple que celui où...

Ce sol puissant, ces eaux vives, ce ciel mobile,
Tout cela, c'est la France! Où donc sont les Français?

Où donc ce peuple fier de son sang et prodigue,
Que le danger commun trouvait prompt à s'unir?
Ce peuple, qui jetait le défi de Rodrigue,
Et qui, l'ayant jeté, savait le soutenir?

Le devoir et l'honneur, l'héroïsme et la gloire,
Ce faisceau de grandeur aux immortels liens,
Ces mots qui sont la langue et qui furent l'Histoire,
Ces grands mots qu'un Corneille a faits cornéliens,

Quel fou les a raillés de sa lèvre flétrie?
D'où nous vient sur nos dieux ce doute désolé?
Quel être sans famille a nié la Patrie?
Qui donc a dit : « Tu mens! » quand Corneille a parlé?

Ah! faiseurs de pamphlets et chercheurs de doctrines,
C'est vous, les impuissants, qui nous avez détruits!
C'est votre esprit qui vient crier sur nos ruines :
Ne sois d'aucun Devoir, tu n'es d'aucun Pays!

Ah! la fraternité des peuples vous enchante?
Eh bien! l'heure est propice à vos enivrements,

24. Est-il nécessaire de faire remarquer le souffle et l'ampleur de ces vers?

27. Dans le *Cid* de Corneille, le jeune Rodrigue, apprenant que son père a été offensé par un redoutable homme de guerre, va le défier et le tuer.

32. Corneille a si bien su parler de toutes ces grandes choses qu'elles sont devenues siennes. Qui dit cornélien dit brave, héroïque et noble. Le mot est passé dans la langue courante.

34. *Sur nos dieux.* Sur les choses que nous devons adorer et respecter.

Votre chanson est belle et vaut bien qu'on la chante.
Regardez-les passer, vos frères allemands !

Oui, vous avez raison ; c'est hideux, le carnage ;
Oui, le Progrès blessé recule et se débat ;
Notre siècle en fureur retourne au moyen âge,
Mais sachons donc nous battre au moins, puisqu'on se bat.

Oui, le sort nous a pris de bien chères victimes,
Et Regnault expirant est là comme un remord :
La guerre a de ces coups, la gloire a de ces crimes,
Mais l'égoïsme humain est plus laid que la mort...

Il est sous le soleil des heures de vertige
Où la vertu d'un peuple hésite et s'interrompt,
Où, couvrant de grands mots l'instinct qui la dirige,
La peur même, la peur n'a plus de rouge au front.

C'est là, c'est au travers de ces époques noires
Qu'un ennemi rampant s'est glissé jusqu'à nous ;
Ses monstrueux anneaux ont étouffé nos gloires,
Et la France enlacée est encore à genoux.

Pauvre France ! que Dieu te protège... et te change !
Ton espoir était fou, que ton deuil soit sensé.

50. Henri Regnault, grand peintre tué à l'âge de vingt-neuf ans, à la bataille de Montretout, près Paris, le 19 janvier 1871.

59. La politique tortueuse de la Prusse est comparée à la marche rampante des serpents.

61. Plus on aime et plus on désire voir celui qu'on aime se corriger de ses défauts. C'est ce sentiment naturel que rend éloquemment ce beau vers.

Tu parles déjà haut de l'avenir qui venge,
L'avenir qui répare est-il donc commencé ?

On t'excite, on te plaint, on crie, on te harangue.
Ah ! mon pauvre pays, souviens-toi de Babel !
N'écoute qu'une voix, ne parle qu'une langue,
Quand tu n'as qu'un devoir et que tu sais lequel.

Et quoi que l'on te prouve, et quoi que l'on t'allègue,
Quel discours peut valoir ces trois mots triomphants ;
« Meurs ou tue ! » Un soufflet t'a renversé, don Diègue ?
Ne pleure pas ta honte, appelle tes enfants !

Et toi, Corneille, toi, Père du grand courage,
Redis-nous ces leçons dont tu formais des cœurs,
Le calme dans l'effort, la haine après l'outrage,
Redis-nous la Patrie, et refais-nous vainqueurs !

66. Souviens-toi qu'on n'arrive à rien quand chacun parle à sa façon et qu'il n'y a pas d'entente.

71. « *Meurs ou tue!* » C'est ce que, dans le *Cid*, don Diègue dit à son fils en l'envoyant combattre contre son offenseur.

74. *Dont* veut dire *avec lesquelles*.

XXVII

ÉVASION

Les Turcos marchent deux à deux,

Ils sont sans fusils, sans cartouches;
Ils marchent, et dans leurs grands yeux
La haine a des éclairs farouches;
Des cris sourds passent sur leurs bouches:
Les Prussiens chantent derrière eux.

Cependant dans la plaine immense,
Près des canons trois fois conquis,
— O jour de deuil! jour de vaillance! —
Leurs frères sont morts pour la France:
Eux qui ne sont pas morts sont pris.

8. Avant de les laisser prendre définitivement, les Français avaient deux fois repris ces canons.

On les emmène en Allemagne;
Ils y seront au point du jour;
Mais la nuit tombe et l'ombre gagne,
On bivouaque dans la campagne :
Les Prussiens veillent tour à tour.

Leurs sentinelles vont et viennent,
Sous les manteaux le reste dort;
Et des craintes qui leur surviennent,
Tout bas les Turcos s'entretiennent
Autour d'un grand feu de bois mort.

— « Où les mène-t-on? Pourquoi faire?
« Que vont-ils être, ces soldats?
« La mort, ils ne la craignent guère!
« Mais plus de poudre et plus de guerre...
« Et pourtant on se bat là-bas! »

Ils se regardent sans rien dire :
S'ils sont bien forts, ils sont bien peu;
Et, qu'une sentinelle tire,
C'est le réveil et le martyre...
Mais l'audace est fille de Dieu!

Ce qu'il faut, c'est que l'on s'élance,
Que des Prussiens qui veillent là
Pas un n'appelle à sa défense;

26. Ils ne peuvent plus se battre, c'est là ce qui les rend malheureux.

29. *Si* une sentinelle tire.

34. Inversion. Que pas un des Prussiens n'appelle.

C'est qu'on les égorge en silence ;
Et ce qu'il faut, on le fera.

Ils rampent ; l'espoir les anime ;
Un signe est fait, ils sont debout,
Mais, avant de tenter le crime,
Chacun regarde sa victime,
Voit son but et choisit son coup.

Et puis, dans un élan sauvage,
Les Arabes se sont dressés ;
Il font leur besogne avec rage,
Personne n'échappe au carnage ;
Et quand tout est mort, c'est assez.

C'est assez ; sur toutes les bouches
Les chants sont revenus joyeux :
Les Turcos ne sont plus farouches,
Ils ont des fusils, des cartouches,
Et l'immensité devant eux.

38. A un signal donné, tous se lèvent à la fois.
39. *Crime*, c'est une horrible action sans être un crime.

XXVIII

LE SERGENT

I

Ah! c'était un fameux sergent que maître Jacque!...
Ses officiers l'avaient doté de ce surnom
Pour avoir, certain jour et dans certaine attaque,
Joué de tout un peu, fusil, sabre et canon.
En Italie, en Chine, en Crimée, au Mexique,
Il avait guerroyé partout, partout vainqueur,
Et médailles et croix chamarraient sa tunique,
« Que — comme il le disait — c'en était séducteur! »
Il n'était ni petit ni grand, la tête rase,
Avec une balafre allant du front au cou,

4. Dans l'*Avare* de Molière, maître *Jacques* fait un peu de tout. Il est tantôt cuisinier, tantôt cocher.

8. Ce vers est une imitation indulgemment railleuse du parler un peu prétentieux de nos troupier.

Bien planté sur ses pieds, bien campé sur sa base,
Souple comme une épée et maigre comme un clou.
Ses dents blanches riaient sous ses grosses moustaches;
Le nez brusque et hardi s'arrêtait coupé court,
Et sous ses noirs sourcils, deux points, deux trous, deux taches
Flamboyaient comme deux sarments au fond d'un four.

Qu'il eût connu la peur à sa première affaire,
Ses chefs disaient que non; lui, prétendait que si,
Mais qu'ayant sur-le-champ eu l'art de s'en défaire
En la passant à ceux qu'il effrayait ainsi,
Il n'en avait dès lors gardé pour sa personne
Que juste ce qu'il faut pour ne pas se blaser,
Un brin de peur, de quoi sentir que l'on frissonne,
Histoire de frémir, comme sous un baiser!
Car maître Jacque aimait l'image à haute dose;
Il était quelquefois homérique en ce point,
Sans être nullement plagiaire... et pour cause :
L'imprimerie et lui ne se fréquentant point.
« Ce n'est pas, disait-il, qu'on n'ait pas eu de maîtres,
On a, tout comme un autre, appris son A B C,
Seulement, quant à faire un mot avec des lettres,
Ça m'a paru frivole, et je m'en suis passé!
Et puis le livre au fond est bon pour ces cervelles

14. *Nez hardi*, donnant au visage un air de fierté.

17. Inversion pour : Les chefs disaient qu'il n'avait pas connu la peur.

18. *Si*, c'est le *si* affirmatif qui répond à une question de forme négative.

26. On sait qu'un des charmes de la naïve poésie du vieil Homère consiste dans la fréquence et l'ampleur des images et des comparaisons.

Qui sont en un clin d'œil au bout de leur rouleau,
Qui n'ayant rien à soi, ne trouvant rien en elles,
Puisent là de l'esprit comme on tire de l'eau.
Mais moi qui sais penser, qui sais voir, qui sais vivre,
Observateur toujours et toujours curieux,
Je n'ai qu'à feuilleter ma tête, c'est mon livre :
Mon crâne est un recueil imprimé par mes yeux. »

Et quand on lui disait que c'était grand dommage
Qu'un sergent comme lui restât toujours sergent :
« Eh bien, quoi? si l'oiseau vaut mieux que son plumage,
« Ça ne vous suffit pas!... le monde est exigeant! »
D'ailleurs, grand connaisseur et grand artiste en guerre,
Sachant, comme pas un, vous fouiller un pays,
Entraîner les soldats, culbuter l'adversaire,
Donner des ordres nets, nettement obéis.
Avec ça, prévoyant comme trois majordomes,
Prodiguant au *frichti* ses soins intelligents,
Adorant son métier, adoré de ses hommes :
Bref, le dieu des troupiers et le roi des sergents.

II

Or, ce jour-là, le vieux vainqueur était en fête,
Son régiment devait marcher au Prussien.

36. N'oubliez pas que cette protestation contre l'usage du livre est mise dans la bouche d'un homme qui ne sait pas épeler. Il ne faudrait pas prendre à la lettre ce que dit le brave Jacques.

50. Les soldats appellent *frichti* leur nourriture, ou plutôt le supplément qu'ils ajoutent à leur repas d'ordonnance.

Et comme on lui parlait du bruit d'une défaite :
« Ça n'est pas vrai d'abord, et puis ça n'y fait rien !
« Possible ! ajoutait-il d'un ton de confidence,
« Qu'à triompher sans nous on ait eu quelque mal,
« C'étaient nos violons qui manquaient à la danse,
« Mais ça marchera bien quand nous serons du bal. »
Le régiment, placé tout d'abord en réserve
Au revers d'une crête, attendait là son tour;
Et le cœur tout en joie et l'esprit tout en verve;
Le sergent contemplait sa troupe avec amour.
Presque tous ses soldats étaient des vieux d'Afrique,
Tenaces, Dieu sait comme ! ardents, Dieu sait combien,
Et leur clignant de l'œil pour toute rhétorique,
Maître Jacques, joyeux, se disait : « Ça va bien ! »
Quand, s'étant reculé pour juger de l'ensemble,
Il fronça les sourcils et de sa grosse voix :
« Mais nom de nom ! lit-il, mon numéro trois tremble !
« Numéro trois, sortez ! venez, numéro trois ! »
Et ce fut un petit paysan triste et blême
Qui tout tremblant sortit des rangs et s'avança.
« Nous avons peur, dit Jacque, extrêmement peur même.
« Qui diable m'a donné des conscrits comme ça ! »

57. *Possible*, abréviation usitée dans la conversation, pour *il est possible*.

60. L'auteur lui-même a dit ailleurs :

Jamais soldat n'a prévu la déroute.

62. *Au revers d'une crête*. Derrière une hauteur où, avant l'attaque, les troupes sont placées à l'abri des balles.

71. On sait que les soldats dans le rang se numérotent de la droite à la gauche. Le sergent désigne ici le conscrit par son numéro de rang.

Mais l'autre avait rougi jusqu'aux yeux : « Sauf excuse,
« Mon sergent, je n'ai pas si peur que j'en ai l'air. »
Et Jacques, souriant de sa mine confuse :
« — C'est jeune, c'est craintif ; mais c'est Français, c'est fier. »
Et lui prenant l'oreille avec un air paterne :
« — Ben ! non ! tu n'as pas peur, dit-il, ça n'est pas vrai,
« Seulement il te manque au fond de ta giberne
« Deux grains de diable-au-corps, je te les y mettrai !

« — S'il vous plaisait, sergent, les mettre tout de suite,
« Je sens que j'attendrais plus gaîment le signal...
« Ils font là-bas un bruit de canon qui m'agite.

« — Je suis sûr que tu crois qu'on va te faire mal.

« — Mais je ne le crois pas, sergent, je le suppose.

« — Les suppositions ne valent rien jamais.
« La bataille a bien ses dangers comme autre chose,
« Plus nombreux, j'en conviens, mais gais, je te promets.

« — Oh ! gais, sergent !...

« — Mais oui, très gais ! Rien n'est maussade
« Comme d'aller traîner ses guêtres sans efforts,
« Marcher, contre-marcher, sans la moindre gambade,
« Un petit tour de feu, c'est la santé du corps !

81. *Paterne :* d'un air à la fois bon et protecteur.

95. Ce vers est la suite de la phrase qui précède. — *Gambade*, c'est-à-dire l'entrain et le mouvement du combat.

« — Ça dépend des santés, sergent, je vous assure.
« Puis... ça ne vous a pas toujours tant réussi...

« — Parce que tu me vois au front une blessure?
« Eh bien, et celle-là, petit, et celle-ci? »

Et le petit conscrit ouvrait des yeux immenses.

« Tu vois qu'on n'en meurt pas à tous les coups, mon cher.

» — Non, mais à tous les coups, je vois qu'on a des chances!

« — Ah! ce n'est plus la pêche à la ligne, c'est clair.
« Mais si nous revenons du feu levant la tête,
« C'est qu'il faut un certain toupet pour y courir;
« Et l'orgueil qu'on en garde a pour cause secrète,
« Non d'avoir su tuer, mais d'avoir pu mourir.
« Qu'on donne à ça le nom qu'on voudra, peu m'importe!
« Amour de la patrie ou culte du drapeau,
« Ce qui rend l'homme fort est chose vraiment forte.
« C'est très joli, la paix!... la guerre, c'est très beau!
« Aussi, vois-tu, petit, je ris quand j'entends dire :
« La guerre est un fléau! la guerre est une horreur!
« La bataille est l'instinct de brutes en délire...

« La brute, c'est le lâche, et l'instinct, c'est la peur!

104. Le sergent veut dire que la guerre n'est évidemment pas une occupation tranquille, inoffensive et exempte de danger.

108 et 109. Ces deux derniers vers sont à retenir comme étant la meilleure définition qu'on puisse donner du courage militaire, de même que le vers 116 marque énergiquement le caractère de la lâcheté.

« La peur qui fait crier la bête au cœur de l'homme,
« La peur qui le fait fuir en troupeaux éperdus,
« Qui, dégradante au fond, est maladroite, en somme,
« Car l'ennemi vous vise et vous ne visez plus.

« Et puis, petiot, sais-tu ce que c'est que la fuite?
« Ce n'est pas seulement, — ce qui serait assez ! —
« La défaite et son train, la débâcle et sa suite,
« C'est l'abandon des morts et l'oubli des blessés.

« Oui, ceux que le vainqueur rencontre, il les assiste,
« Mais comment irait-il chercher tous les débris?
« L'appel, tu le sais bien, ne se fait pas sans liste;
« Il faut les vieux sergents pour compter les conscrits.
« Enfin, si malgré tout, tu fléchis sur ton centre,
« Si tu te sens tourner les talons... pense encor :
« La balle dans le dos tue aussi bien qu'au ventre,
« Pour être moins longtemps tapés, tapons plus fort!
« Est-ce compris?

« — Mon Dieu, sergent, ça l'est sans l'être.
« Vous dites que la peur est idiote, quoi!
« Qu'une fois qu'on s'y met, eh bien ! il faut s'y mettre;
« Et qu'on doit devenir un homme, qu'on le doit.
« Pour le reste... parlant, sergent, par révérence,
« Il est des mots qui m'ont échappé dans le tas,
« Pourtant, je me sens mieux, puis j'ai votre assurance
« Que si je suis touché vous ne m'oublierez pas.
« Mais... hein ?... vous avez dû souffrir?

129. C'est par une image que le sergent applique à un seul homme l'expression *fléchir sur son centre*, qui se dit d'un corps d'armée.

« — Ça me regarde.
« Si j'ai souffert ou non, aucun n'en a rien su,
« Ça reste entre mon cœur, mon sabre et ma cocarde.
« C'était pour le Pays, bien donné, bien reçu !

« — Ah ! ce doit être dur pourtant !

« — Bah ! quelle histoire !

« De ces duretés-là, j'en redemande encor.
« Le sang ne coûte rien qui nous vaut la victoire !
« Et puis, ces rubans-là ressuscitent un mort ! »

Et le héros montrait du pouce sa poitrine,
Où son vieux cœur de flamme avait de fiers reflets !
Et le conscrit, avec une rage mutine :

« Ah ! sergent, je voudrais être brave !

« — Tu l'es !
« Mais retourne à ton rang, conscrit, on va se battre.
« Tu vaudras quelque chose et tu feras quelqu'un.
« Tiens, siffle dans ma gourde un peu de *fil-en-quatre*.

« — Pour la France et pour vous, sergent !

« — Ça ne fait qu'un ! »

147. Inversion ; le sang qui nous vaut la victoire ne coûte rien.

150. Image un peu forcée peut-être. Les croix qui brillent sur sa poitrine sont comme les reflets du feu qui brûle dans son cœur.

155. *Siffler*, pour *boire* ; *fil-en-quatre*, pour *eau-de-vie*. Ce sont des expressions de soldat.

III

Et ce fut un terrible effet dans la bataille
Que l'arrivée au feu de ces fiers régiments.
Et les rangs ennemis en eurent une entaille
Qui fit pâlir au loin les princes allemands.

Tout d'abord le conscrit perdit un peu la tête :
Les clairons, les tambours, la mitraille, le bruit,
La mort qu'il faut lancer sous la mort qu'on vous jette...
Mais par bonheur il vit son sergent près de lui.

Jacques n'avait pas dit encore une parole
Que le petit conscrit s'était remis déjà ;
La peur poignante encor n'était déjà plus folle.

« Eh bien, ça va, conscrit ?
« — Mais oui, sergent, ça va ! »

Et, peu à peu, voilà que la valeur s'éveille.
Voilà que noir de poudre et qu'ardent au combat,
Portant comme un ancien le képi sur l'oreille,
Le petit paysan était passé soldat !

« Peut-on t'offrir encore à boire, mon bonhomme ?

« — On n'en a plus besoin, sergent.

163. *La mort,* c'est-à-dire les *balles*. C'est une image expressive.

167. *La peur poignante,* celle qui serre le cœur ; opposée à la *peur folle,* celle qui rend fou.

« — Bien répondu !
« Tu vois que ce n'est pas si redoutable, en somme,
« Et vois-tu, comme c'est amusant, le vois-tu? »

Hélas ! il en manquait pourtant des camarades,
Plus d'un est tombé là, qui n'a jamais rejoint;
Mais l'espérance allait, guidant les escouades,
Et l'on courait toujours plus fort, toujours plus loin.

Cette marche en avant dura deux longues heures;
La baïonnette même eut part à ce gala,
Jamais plus rude assaut ne vit troupes meilleures;
Tout à coup les clairons sonnèrent: Halte-là!

Les officiers semblaient se concerter ensemble

« Sergent !

« — Conscrit?

« — Voyez là-bas, sur ce sommet
« Derrière nous, au fond, on dirait... ça ressemble...

182. *Gala*, ordinairement *fête*, est ici pris dans le sens de régal. Pour les vrais soldats, le combat est une source de joie comme un régal ou une fête.

183. Jamais on ne vit à plus rude assaut troupes meilleures.

187 et 188. Le sergent a compris et n'a pas plus besoin de laisser achever le soldat que d'indiquer de quoi il parle en disant : *C'en est !* On devine que c'est des Prussiens qu'il s'agit.

« — Ah! mille millions de tonnerre! C'en est! »

. . . . . .

. . . . . .

IV

Le lendemain au jour, sous un toit en ruine,
Le sergent reposait couché sur un grabat,
Des bandages couvraient son front et sa poitrine,
Et le petit conscrit veillait le vieux soldat.

Un rayon de soleil vint frapper son visage :
« Où diable suis-je donc? fit Jacque, ouvrant les yeux,
« Je ne reconnais plus du tout le paysage.
« Tiens! te voilà, conscrit? et tout entier? tant mieux!

« — Faut pas parler, sergent,
« — Tu m'imposes silence!

« — Oh! non, ce n'est pas moi, sergent, c'est un docteur.

« — Ah! ton docteur! il peut garder son ordonnance;
« Il ne guérira pas la plaie, elle est au cœur.
« Nous sommes prisonniers?

« — Non, sergent. J'ai su feindre.

« Quand ils sont arrivés sur nous, — c'était d'abord
« Que vous étiez tombé, mon sergent, — sans rien craindre,

189. On comprend que la bataille, la blessure du sergent et son transport dans la ferme ont pris place entre cette scène et la précédente.

« Je m'ai couché par terre, et puis j'ai fait le mort ;
« Et puis quand j'ai connu qu'ils s'en allaient au large,
« Et puis quand j'ai connu qu'une ferme était là,
« Je m'ai dit : mon sergent, c'est moi que je m'en charge.
« Et je m'en suis chargé sur mon dos, et voilà !

« — C'est bien, petit, très bien ! tu sais. »
« — Je m'en rapporte. »
« — Mais c'est très bête aussi de t'être évertué
« A ramasser un vieux cadavre de ma sorte :
« Je ne suis pas blessé, conscrit, je suis tué.

« — Ne dites donc pas ça, sergent, c'est pas comique,
« Voyons, ça vous connaît le plomb, ça vous a vu?
« Et puis tous ces rubans là-bas, sur la tunique,
« Ça ressuscite un mort !

« — Pas quand il est vaincu.
« Mets-les au pied du lit, pourtant, que je les voie :
« Ah ! Inkermann, l'Alma, Palestro, Magenta !
« Mes vieux honneurs, mes vieux dangers, ma vieille joie !
« Tout ça, c'était bien beau ! c'est bien fini, tout ça !...

« — Faut pas pleurer, sergent, » dit l'enfant tout en larmes,

204 et 207. *Je m'ai couché. Je m'ai dit.* Remarquez la faute de français qui est naturelle dans la bouche d'un soldat illettré.

209. Je m'en rapporte à vous.

213 *C'est pas*, pour ce n'est pas. Voir la note des vers 204 et 207.

221. Voir la note des vers 204 et 207.

« — Faut pas se souvenir non plus, mais le moyen ?
« Enfin, je pars n'ayant jamais rendu mes armes,
« Dix contre un, c'était trop! cinq heures ce fut bien!
. . . . . .

« Quand tu m'enterreras, comme le temps te presse,
« Fais ça tout seul, un trou, deux branches, ça suffit,
« Et pas de nom, la lettre arrive sans adresse! ·
« Mais, pour que le bon Dieu n'en fasse pas trop fi,
« Tu me cachèteras avec mes cinq médailles,
« Il comprendra très bien que ça veut dire : urgent!
« Car le bon Dieu s'appelle aussi Dieu des batailles...
« Dis donc, conscrit, il va me renommer sergent. »

Un sourire éclaira cette face défaite
Où la vie éclatait jusque dans le trépas.

« Tu partiras, pas vrai, sitôt la chose faite.
« Et tu prendras ma croix d'honneur... tu la prendras,
« Et quand dans les combats qu'on va livrer encore,
« Quand dans des jours...des jours moins désastreux qu'hier,
« Tu seras décoré par celui qui décore,
« Promets-moi de porter ma croix, j'en serai fier! »

Un frisson glacial envahit tout son être.

223. Pour ne pas pleurer il faudrait ne pas se souvenir des temps qui ne sont plus.

239 et 230. Ces images familières des cinq cachets continuent celle du vers 227 : *la lettre arrive sans adresse*.

241. *Frisson glacial*, c'est-à-dire qui le glaçait.

« Conscrit, murmura Jacque, en le touchant du doigt,
« Embrasse-moi, conscrit... embrasse ton vieux maître...
« Ah ! s'il laissait beaucoup d'élèves comme toi !... »
Mais un jet de sang noir s'échappa de sa bouche :
Un éclair traversa ses grands yeux éblouis,
Et, s'étant soulevé dans un élan farouche,
Le sergent retomba, disant : « Pour mon Pays! »

247. *Farouche*, dans le sens de *fier*.

XXIX

LE RÉVEIL

J'ai vécu, j'ai chanté, j'aimais.

Fou de joie, ivre d'espérance,
Sans chercher ce qu'était la France,
Sans savoir si j'étais Français,

J'ai vécu, j'ai chanté, j'aimais.

J'ai vécu, j'ai souffert, je hais.

Enrôlé pour sa délivrance,
Je sais que la France est ma France,
Je suis sûr que je suis Français...

J'ai vécu, j'ai souffert, je hais.

6. Remarquez comme ce vers s'oppose bien au précédent. — *J'ai souffert, je hais.* C'est cette souffrance qui explique et excuse la haine.

10. *J'ai vécu.* Dans le premier vers ces mots voulaient dire : *Je me suis laissé vivre;* dans le dernier ils signifient: *J'ai assez vécu pour souffrir.*

XXX

AUX FEMMES DE FRANCE

Femme, si l'être en qui tu mets ton espérance
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi ;
Si, Français, il peut vivre étranger à la France,
Ne connaissant partout que son amour pour loi ;
Si, sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme, il n'accourt pas s'armer,

O femme, ta tendresse a déformé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu ne sais pas aimer !

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,
Sa chair épouvantée a l'horreur du péril ;

11. *D'un instinct pratique.* Habile à bien mener ses affaires et à ménager ses intérêts.

Si, quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,

O mère, ta tendresse a mal formé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer!

13. Le jour où il faudra faire la guerre pour rendre à la France le sol et les citoyens qu'elle s'est laissé prendre.

FIN

Note de l'Éditeur. — L'annotation de ce volume, reconnue nécessaire pour les enfants des écoles primaires, a été confiée par la librairie Ch. Delagrave à un jeune agrégé de l'Université. Elle ne contient guère que des remarques techniques de grammaire et de style. Il eût été inutile de louer ces vers énergiques, et déplacé de les critiquer.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— A mes Amis	1
II.	— Chasseurs à pied	4
III.	— Ils sont là !	7
IV.	— A ma mère	9
V.	— La diane	13
VI.	— L'arrière-garde	15
VII.	— Le bon gîte	19
VIII.	— Vive la France !	22
IX.	— Les mobiles	26
X.	— Au porte-drapeau du 14 juillet 1880	30
XI.	— Pro Patria	33
XII.	— Le turco	38
XIII.	— A la baïonnette	42
XIV.	— Othoniel	45
XV.	— En avant !	55
XVI.	— Fragment	57
XVII.	— Le clairon	59
XVIII.	— Le lâche et le brave	62
XIX.	— Enthousiasme	64
XX.	— M. le hulan et les trois couleurs	67
XXI.	— Bonne personne !	74

Pages

XXII. — Les femmes de Murcie 77
XXIII. — Le soldat 81
XXIV. — Colloque. Le capitaine et le conscrit 83
XXV. — Libres ! 89
XXVI. — Sur Corneille 91
XXVII. — Évasion 96
XXVIII. — Le sergent 99
XXIX. — Le réveil 113
XXX. — Aux femmes de France 115

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 30740

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 30941.